

Cécile
Ladjali

Louis et
la Jeune
Fille

roman



ACTES SUD

“DOMAINE FRANÇAIS”

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Soldat dans les tranchées de la guerre de 14, Louis écrit à sa famille, à ses proches, à ses “marraines de guerre”, pour maudire ou travestir la réalité, rassurer ceux qu’il aime ou conjurer un peu de son épouvante. Apprentie dactylo à Saint-Germain-des-Prés dans les années 1950, Lorette s’ingénie à taper des lettres : pour des vieilles dames du quartier, pour son père toujours absent, pour son fiancé lointain, et pour elle-même, malade de la tuberculose.

Deux vies parallèles, que sépare un demi-siècle, et dont nous ne connaissons que ces écrits, semblent mystérieusement résonner et se rejoindre en un point imaginaire ou d’une éventualité minuscule. À moins que le lecteur n’ait seul le pouvoir de faire se répondre les mots de cette partition qu’inspire le fameux quatuor schubertien, *La Jeune Fille et la Mort*.

OceanofPDF.com

CÉCILE LADJALI

Née à Lausanne, en 1971, de mère iraniennne, Cécile Ladjali est professeur agrégée de lettres modernes et enseigne en Seine-Saint-Denis au lycée et à l'université (Sorbonne nouvelle). Louis et la Jeune Fille est son troisième roman après Les Souffleurs (2001) et La Chapelle Ajax (2005), tous deux publiés chez Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR

ÉLOGE DE LA TRANSMISSION : LE MAÎTRE ET L'ÉLÈVE. ENTRETIENS AVEC

GEORGE STEINER, Albin Michel, 2003.

LES SOUFFLEURS, Actes Sud, 2004.

LA CHAPELLE AJAX, Actes Sud, 2005.

Photographie de couverture : *Paris, 1958*

© Elliott Erwitt / Magnum Photos, 2006

© ACTES SUD, 2006

ISBN 978-2-330-03755-0

OceanofPDF.com

CÉCILE LADJALI

Louis
et la Jeune Fille

roman

[ACTES SUD](#)

OceanofPDF.com

à Jean-Baptiste Hennequin

OceanofPDF.com

*Un âge va, un âge vient, et la terre tient
toujours.*

L'ECCLÉSIASTE

*A Letter is a joy of Earth –
It is denied the Gods –*

EMILY DICKINSON

OceanofPDF.com

Lettre non envoyée. S. d.

M.,

Depuis plusieurs semaines, la guerre ressemble à une sorte d'éternité ayant le goût rouillé du temps qui passerait plus ou moins vite (*effacé*) très désagréable (*illisible*) plus odieux encore (*effacé*) comme la glace qu'on casse dans les lavoirs gelés pour boire, se laver. Car on pue ! Bon sang, qu'est-ce qu'on pue !

Je m'assois sur le sable pour écrire. C'est du sable ici. Pas de la terre. Ça fait moins "tombe". Une impression fausse (*effacé*) brouillée de mer (*illisible*) cimetière et saints en pièces. Y a qu'à le fixer jusqu'au bleu (*effacé*) océan.

A qui j'envoie cette putain de lettre qui ne veut rien dire ? A maman ? A Marie ? A Marcel ?

Besoin d'écrire. C'est tout. C'est bête. Dérangé par l'odeur de l'essence. Tout brûle (*illisible*) les hurlements du colonel nous ont rappelés à l'ordre.

Fin de la lettre. Pluie et feux mêlés, tricotés main par les Boches.

Louis.

Montmirail, vendredi 10 novembre 1915

Ma chère maman,

Tu vas être contente. Ce matin, le sergent-chef a annoncé que nous aurions une permission pour Noël. Je sais ce qu'il t'en coûtera de t'avoir fait espérer pour rien au cas où la décision serait annulée, mais je ne résiste pas au plaisir de faire un trou d'espoir dans ton cœur. C'est le pouvoir de si peu d'hommes aujourd'hui. Et j'ai ce pouvoir. Alors réjouis-toi, ma douce, je serai bientôt de retour.

Le sapin que Clémence et moi avons planté l'an passé au fond du jardin doit avoir bien grandi. Ayez soin de le déraciner. Ne le fauchez pas : il faudra penser à le rempoter à la fin des fêtes pour l'année suivante. L'ombre épineuse de notre bonheur me fait mal.

Dans la tranchée, on a arrangé un petit pupitre en bois. C'est de là que je t'écris. Les camarades attendent, papier dans une main, tabac dans l'autre. Vous écrire c'est du bonheur. Jean n'avait plus d'encre pour sa mère et les gars ici sont avares. (Tu peux comprendre.) Alors il a trempé l'acier de sa plume dans les flaques de boue. Et l'on s'est rendu compte que la terre avait de très jolies couleurs pour une mère. Cela nous a fait peur sur le coup. (Le ciel était gris aussi.) Puis on a regardé en direction des arbres et au-delà d'eux encore et Jean m'a dicté sa lettre parce qu'il ne sait pas écrire. Jean et sa mère vivent à deux pas de chez nous, derrière l'église du père Martin. C'est en inscrivant l'adresse sur l'enveloppe que l'évidence s'est imposée. Te rends-tu compte ? Il a fallu la sale guerre pour que l'on se croise, ici, au fond d'un trou boueux.

Je pense que nous devrions passer les fêtes en compagnie de Jean et de sa mère. Ils sont seuls et puis, toutes les deux, vous serez bien fières d'avoir des soldats à votre table.

Petite maman, il ne faut pas t'inquiéter. La guerre n'est pas si vilaine. On a froid la nuit. C'est tout. Et puis on n'a pas vu un Allemand depuis une semaine. Beaucoup disent que la guerre sera bientôt finie. Si les balles sifflaient et la mitraille tonnait, je n'aurais pas de temps pour tes lettres, et, comme tu le vois, elles sont longues et nombreuses.

Embrasse Clémence et dis-lui bien qu'à la gare, dès mon arrivée, je passerai chez Mme de Bauvay pour lui acheter une poupée. Celle avec la capeline verte qui a l'air d'une sirène dans sa boîte. Notre solde de décembre sera double. La guerre peut avoir du bon ! Pense à inviter également mon vieil instituteur, M. Cendre, pour le 24. Sa jeune femme, Julie, est morte de la typhoïde l'été dernier et je crois que cela lui fera plaisir. Tu vois que je ne vous oublie pas.

Je vais écrire la lettre de Jean avec l'eau des flaques. Ils disent que la neige est pour demain. Je t'aime, maman.

Louis.

Paris, le 22 novembre 1950

Ma petite Jane,

C'est ta Lorette qui t'écrit avec sa nouvelle machine "De Luxe". Le papier aussi est tout neuf et tout blanc. La directrice de l'institut, Mme Taillefer, m'a récompensée pour cette fin d'année, car je suis la première de ma promotion. Tu sais ce que je traînais comme tristesse en arrivant à Saint-Germain-des-Prés, cet automne, pour apprendre la dactylographie. Des classes de filles, bêtes comme des oies, une petite chambre de bonne qui sentait le renfermé, pas de fiancé et le bruit du jazz dans les caves (inaccessible étant donné mes finances) qui me narguait. Mais les choses vont mieux. Je tape des lettres pour deux petites vieilles qui habitent le quartier. Elles me payent bien et m'offrent une tasse de chocolat à chaque visite. Et puis, aujourd'hui, il y a cette machine avec son petit bruit coquet, métallique, et son papier épais qui ne se troue pas quand on tape trop fort. Toi, tu sais que je suis une brute, même si je veux bien faire !

J'aimerais que tu viennes me voir pour les fêtes, car je serai toute seule pour Noël. Papa ne peut pas quitter son imprimerie (c'est ce qu'il me dit.) Alors j'ai dégoté un fiancé dans la boîte de jazz en bas de chez moi. Depuis que j'ai des sous, j'y descends parfois pour boire du Coca-Cola et danser. Je danse toujours aussi mal, à cause de mes mauvaises jambes, mais la danse détend. Lui, il est bassiste et étudiant en histoire à l'occasion. Te rends-tu compte ? Un intellectuel ! Saint-Germain-des-Prés en regorge à ce qu'il paraît.

L'historien mélomane a imposé un rythme à l'orchestre, exprès pour que je puisse danser correctement. Quand j'ai compris ça, je me suis dit qu'un homme capable de sentir ce genre de choses aussi intime (le rythme du corps pour la danse) devait forcément être un bon amant. Il l'est, ma

chérie ! Il s'appelle Jack, il est anglais et il sent bon. Et il a des mains, mais des mains !

Lorette qui t'embrasse bien fort.

OceanofPDF.com

Froideterre, le 22 novembre 1915

Monsieur Cendre, cher maître,

Votre élève est un héros. Hier, pour passer le temps et se détourner du blanc, de la peur, du froid, on a joué *Richard III*. C'était un Shakespeare tout à fait neuf. On travaille depuis plusieurs semaines, les gars de la tranchée et moi, à sa création. Je m'occupe de la mise en scène. Hier soir, pas une balle ne sifflait, pas un nuage de gaz n'encombrait les silences : le monde épargné était à l'écoute. Au village de Froideterre, la municipalité avait aménagé l'église et sa nef afin que les camarades et moi puissions jouer.

Monsieur Cendre, je vous offre la vision de notre nuit et toutes ses brûlures. Devant l'autel un drap était tendu. La dizaine de cierges allumés derrière la surface blanche permettait aux corps de se découper en ombres chinoises. Le drame élisabéthain se déroulait derrière l'écran ; l'histoire que nous réécrivions, devant. Les loges, les coulisses restaient les seuls lieux accessibles au regard. La réalité était celle de l'envers du décor. (C'est la drôle de guerre qui m'a donné l'idée des ombres plutôt que celle des hommes.) Tout était inversé. Gloucester se livrait tel un sous-fifre martyrisé par sa maquilleuse. Lady Anne brillait en suffragette décidée à humilier son bourreau. Et la princesse Elizabeth s'affichait en jeune dévergondée, sous les auspices de laquelle aucun fou n'aurait placé son empire. Beaucoup de monde était venu : surtout des enfants, les fils étant au front. Personne ne semblait au courant de l'histoire contée par le maître du Yorkshire. Le spectacle et ses audaces leur ont plu. Je crois qu'ils ont aimé les valets martyrisant les maîtres et les tyrans (devenus ombres chinoises) n'être que des nasses sombres auxquelles il était difficile de croire ou d'octroyer plus de consistance qu'à un pan de batiste. Il est bon de se dire que le meurtre et la folie peuvent avoir l'épaisseur du fil.

Monsieur Cendre, votre salle de classe me manque tout comme vos yeux sévères. Les heures de retenue, le laboratoire de chimie et son affreuse odeur de soufre, les grenouilles disséquées, la cacophonie du réfectoire, les grands chênes dans la cour me somment de me souvenir de la vie.

Il fait froid. Il fait peur ici.

Quand il se risque à écrire, Jean, un camarade presque illettré, graphie à sa famille les lettres les plus touchantes qu'il m'ait été donné de déchiffrer. Des mots aux signes manquants, des phrases tordues qui avancent à cloche-pied, mais un sens qui est, lui, toujours droit. La détresse a de ces rectitudes !

Cher maître, je dois vous laisser. Ecrivez-moi pour me dire comment va notre petite école.

Louis Lecœur.

OceanofPDF.com

Paris, le 1^{er} décembre 1950

Cher papa,

J'ai observé les ombres et leur pouvoir en longeant les trottoirs, fuyant les becs de gaz. Il y avait leurs drôles de présences un peu partout.

Quand j'étais petite, on marchait tous les deux. Tu me donnais la main. C'était la guerre. Il nous était plus habituel alors de croiser des morts que des vivants. Je m'en souviens bien. La vie nous mentait. La mort aussi.

Mélange. Mélisse. Les bonbons achetés au kiosque. Le sucre coûtait cher.

Les chênes qui faisaient des nœuds au ciel et à la terre. Exubérance, luxe de feuilles en haut, en bas. Nous marchions dans l'empire du milieu, dans la forêt crochue des vivants. Les grands chênes ne mentaient jamais puisqu'ils tenaient tout. Nous, on se dispersait : ni attachés au ciel ; ni cloués à la terre. On flottait.

Coquille de noix.

On restait ombre. Noir réglisse. Les friandises pourtant. Ta main, chaude, si chaude. Nos promenades.

On était ombre. Déjà tombe ?

Le souvenir de la guerre. Toute proche encore. J'ai peur souvent. Tu n'es pas là. Vilain papa.

Lorette.

Montmirail, le 13 décembre 1915

Petite Clémence, ma sœur chérie,

La nuit, quand j'ai un peu peur, je pense à toi et aux jolies histoires qu'on se raconte à la maison avant de s'endormir. Ainsi, ça va tout de suite beaucoup mieux.

Hier, j'ai eu une idée sensationnelle : comme tu le sais, ici on se bat un peu. Les obus, qui tombent toujours très loin de là où je me trouve, font de grands trous dans la terre. Au fond du creux, il y a des milliers de petites pierres qui ressemblent à des pierres précieuses. En fonction de la région où nous nous trouvons, leurs couleurs changent. Ici, les pierres sont plutôt vertes, à Froideterre, elles étaient bleues comme le ciel. Et c'est là que l'idée m'est venue : je vais en remplir un plein mouchoir (ceux que tu m'as si gentiment brodés) et je te rapporterai ces pierres toutes vertes ou toutes bleues à Noël, afin que tu en fasses des colliers pour cette poupée que le père Noël doit t'apporter. A chaque obus qui tombe (toujours très loin de là où je me trouve) je me dis que je vais aller cueillir des bijoux pour toi. A ce moment précis, je suis vraiment content.

Compte sur moi et envoie-moi d'autres mouchoirs parfumés à l'eau de Cologne.

Ton grand frère, Louis, qui t'aime.

OceanofPDF.com

Paris, le 13 décembre 1950

Jane,

Je suis allée au Louvre pour la première fois vendredi dernier. Je me suis perdue dans le dédale des antiquités gréco-romaines, puis celtes. J'ai aimé les fibules, les colliers, les bagues, les diadèmes de cuivre dont on habillait les morts. Princes, prêtres, grands personnages. Brillants et funèbres à la fois. Ils marchaient dans la mort. Parés. Ils n'avaient plus peur. Ils n'avaient plus froid. Nos yeux de petites Parisiennes modernes les habillaient. Les enviaient presque. Je me tenais derrière la vitrine, contemplant les cadeaux qu'on avait faits aux défunts. Les bijoux brillaient encore. Au-delà des ossements. Très loin du souvenir des larmes et de la poussière.

C'est effrayant, les bijoux de la Mort. Elle rigole, édentée, la Grande Macabre ! Elle aime les jeunes filles amoureuses et la musique. Elle peut être belle aussi à ses heures. Méfions-nous, Jane, et allons danser !

Lorette.

Montmirail, le 13 décembre 1915

Marcel chéri,

Tu voulais grandir vite pour venir te battre aux côtés de ton frère ? Reste un enfant, Marcel chéri, le plus longtemps possible. Reste un enfant. Montmirail, c'est un peu *Montmitrail*. Surtout la nuit. Le jour (avec la lumière et son disque jaune paille éteint dans le ciel au-dessus de nos têtes) la mort fait moins de bruit. Mais la nuit, il y a cette espèce de terreur qui amplifie tout, dans le cœur des gars et dans l'air.

La nuit, j'ai peur. Une peur qui ressemble à celle qui nous traversait quand on se cachait sous les couvertures du vieux lit de grand-mère au grenier, à attendre les fantômes. Les souris qui pillaient les réserves de noix nous faisaient hurler. Le plancher qui travaillait avait des sonorités de l'au-delà. Combien de fois avons-nous cru mourir ?

Mais ici, c'est pire. Parce qu'on meurt vraiment. Ne dis rien à maman. Elle croit que tout va bien. Je me ruine en timbres pour ne pas avoir à glisser ton courrier dans les lettres que je lui adresse. Je ne veux pas qu'elle sache. Cache tes lettres, Marcel, cache-les bien.

J'ai tué un Allemand l'autre matin, au moment où il bourrait sa pipe avec des feuilles. Une balle au milieu du front, qui, avant de l'atteindre, était venue fendre le réservoir à tabac. Celui-ci était orné d'une petite figure de bacchante. En dépit de la brèche formée par l'impact de la balle, la petite ménade sourit encore. J'ai gardé la pipe rieuse pour toi. Pour te faire passer l'envie. Mais te connaissant, tu risques de trouver le rictus beau et l'histoire amusante. L'histoire est triste, Marcel. Il y avait de la cervelle partout. Ce matin, elle est mêlée à la neige fondue. Je préfère quand il fait plus froid. Parce que ça pue moins. Le dégel, c'est l'enfer. On n'a pas le temps de dégager les morts, et quand il fait chaud, ils sentent.

Reste un tout-petit, Marcel. Je m'arrange pour que la guerre ne dure pas trop et qu'elle soit terminée avant que l'on ne t'appelle. Deux ans. J'y arriverai. En attendant, occupe-toi bien de maman et de notre sapin au fond du jardin. Je lui ai écrit qu'il ne fallait pas le couper. Veille à ce qu'elle ne commette pas l'irréparable. Je suis un peu superstitieux, et mère peut être têtue parfois. Ton grand frère qui t'aime.

Tibi Louis.

OceanofPDF.com

Paris, le 17 décembre 1950

Mon papa à moi,

Tu vas être fière de ta petite Lorette. J'apprends la sténo à la vitesse de l'éclair et d'ici la fin de l'année, mon diplôme en poche, je pense pouvoir travailler auprès d'un avocat ou d'un journaliste à la radio. La radio me plairait plus, parce qu'on y voit passer des célébrités et on y entend de la musique toute la journée. Les femmes sont élégantes et les hommes inventent de jolies phrases. Je sais que tu préférerais pour ta fille un cabinet d'avocat ou un travail auprès d'un magistrat, mais les procès sont si terribles !

On ne parle encore ici à Paris que des horreurs de la guerre. On nous oblige à voir des courts métrages insoutenables au cinéma, avant les films. Alors, après, on n'a plus envie. Forcément ! Et moi, je me dis que la radio nous mène ailleurs. Je ne suis pas superficielle, mais j'ai peur d'avoir peur.

A l'entrée de l'école, sur le mur, il y a une plaque. Douze fillettes juives ont été déportées en quarante-trois. On sait tout ça. On sait tout ça.

Moi, je préfère mon gentil Jack. Je vous ai vus l'autre soir plaisanter tous les deux au café. Jack t'a trouvé très *moderne* pour un père pouvant passer pour indigent.

On va se fiancer d'ici la fin de l'année. On pourrait prévoir ça pour Noël. Dinde et bague le même soir. Ça sera chic ! Seras-tu là pour embrasser ton gendre et ta fille, à l'occasion ?

Ta fille unique et préférée, Lorette.

Notre-Dame-de-Lorette, le 15 décembre 1915

Maman,

Les choses ne pourront pas recommencer. Elles sont trop moches. On travaille à la dernière des guerres, j'en suis certain. On ne peut pas aller plus loin dans ce qui n'a pas de nom.

Ne t'inquiète pas, je ne te parle pas de moi, mais de lettres que j'ai reçues de notre cousin Félicien. Il est dans une tranchée à quelques kilomètres au nord et il m'écrit pour me dire qu'il tient le coup et qu'il faudrait que l'on se voie. Chez lui, des pluies de balles, des flots de gaz. Ici, rien, ou pas grand-chose. Je lui ai répondu que je ferais tout pour me rendre par le train à Charleville lors de ma prochaine permission.

Depuis que nous sommes aux alentours de Notre-Dame-de-Lorette, les choses qui m'entourent m'effraient beaucoup moins. Je ne crois pas que ce soit l'habitude (cette mauvaise fée) qui rende le mal banal, car il y a des choses auxquelles je m'efforce de ne pas m'habituer : ce serait un péché. En fait, pour tout te dire, c'est comme si un ange restait assis, invisible à côté de moi. Tu sais, un de ces anges que l'on dit *gardiens*. Le sentiment est particulièrement fort quand je suis à ce pupitre et que je t'écis. J'ai d'ailleurs l'impression d'écrire très *au-delà* de toi. La formule est bizarre, mais celle qui m'a eu dans son ventre comprendra.

Cette nuit, j'ai dormi sur la terre et elle était chaude. J'avais cédé ma paillasse à un camarade blessé. Je crois qu'il a la gangrène. Demain je récupérerai mon carré de paille, parce qu'il sera mort.

Je sais que je t'écis des choses horribles, mais l'horreur ne me concerne pas. Je me tiens au milieu de ses caprices et nous sommes l'un pour l'autre deux parfaits inconnus. J'ai mon ange, n'oublie pas.

Je t'écis bientôt, ton fils qui t'aime.

Louis.

OceanofPDF.com

Paris, le 19 décembre 1950

Janette,

Tu sais comme j'aime faire les magasins avec toi. Les petites robes, les gants et les chaussures neuves nous plaisent tant ! J'ai découpé dans des magazines des patrons de tailleurs et de tricots que j'aimerais avoir sur le dos. Ma mère cousait si bien qu'elle m'habillait des pieds à la tête pour que les filles de l'internat en bavent des ronds de chapeau. Depuis que maman est morte j'ai des nippes tristes à pleurer.

Les femmes sont toujours mortes jeunes dans la famille. J'ai dix-neuf ans. J'espère en avoir encore pour quelques semaines : le temps de rendre Jack complètement fou de moi. Maman, en dépit de sa courte vie, eut ce talent. En 1914, on lui connaissait des amours fantastiques au front. Les bruits les plus fous couraient alors sur elle. Encore lycéenne, elle sut littéralement ensorceler le jeune Jules Ficin : celui qui devait être mon père. La belle l'attendait au journal, où il travaillait alors comme imprimeur en chef. J'ai été conçue entre les presses à papier et les bouteilles d'encre. L'étreinte fut violente. Radicale. A la fin des ébats, le sol était encombré de milliers de petites lettres en plomb. L'alphabet dansait dans un grand désordre jouisseur sur les dalles de ma vie à naître.

Je t'écris de ma petite chambre de bonne. Elle est coquette tu sais. Les fenêtres donnent sur le balcon en fer forgé où j'ai placé des pots pour les fleurs. Pour l'instant ils sont vides, mais attends un peu le printemps ! C'est l'intérieur de ma chambre qui est cosy. Un lit à deux places (pour Jack tous les samedis soir quand il rentre d'Angleterre) et pour toi quand tu viendras me voir. Des meubles en merisier qui sentent bon. Une armoire profonde avec une grande glace. Derrière cette glace, il y a mes vêtements, tous rangés sur des cintres. Les petits sachets de lavande cousus par maman

sentent l'été. Les robes et les fichus m'attendent pour le bal, les souliers vernis veillent sagement dans l'ombre.

Lorette qui pense bien à toi.

OceanofPDF.com

La Marne, le 19 décembre 1915

Marie, mon amour,

Marie, j'ai froid. Je pleure, Marie. Je pleure parce que j'ai l'impression qu'on ne se reverra pas. Oh, je sais, tu vas me gronder, puis, quand tu seras moins en colère, tu m'écriras que j'ai le cafard et que c'est bien normal ! Mais puisque je te dis que j'en peux plus.

Hier on a fusillé vingt gars. Ils s'étaient mutilés avec des bouts de barbelé pour rentrer à Noël : aucun d'entre eux n'avait obtenu sa permission. Bien sûr, on y a vu clair et on les a fusillés. Pour l'exemple, au cas où ça nous prendrait de nous égratigner la gueule avec du barbelé. Au village, le curé n'a pas voulu les enterrer. On n'enterre pas les lâches. Il n'y aura pas les syllabes de leur courte vie sur le monument aux morts. Ils avaient peur, ils étaient fatigués, ils voulaient voir leur petite Marie à eux. Ils avaient mon âge. Ils n'ont même plus de nom.

La semaine dernière, on a recueilli un vieux chien dans la tranchée. Il ne nous quitte pas. C'est notre mascotte porte-bonheur. Le problème, c'est qu'il ne comprend que l'allemand. Notre sergent, qui est un peu fou, croit que le cabot va nous livrer des secrets d'Etat. En attendant, la bestiole bouffe nos épluchures de légumes et ne s'en plaint pas.

Temps de chien ! Même Susie (c'est le nom du cabot) hurlait à la mort tant il y avait d'eau dans l'air et dans le boyau. Ça suintait comme si la terre avait la fièvre. La terre est de glaise blanche, ici. On est tout gris. Cela fait des jours qu'on ne s'est pas débarbouillés. On ressemble à des fantômes puants et nos chaînes c'est notre trouille.

Quand je t'écris, ça va mieux. Quand je trace les lettres pour toi, je me souviens que je suis en vie. Ici, c'est facile de l'oublier. Ecris-moi, et sauve-moi d'ici. Tes seins.

Ton Louis.

OceanofPDF.com

Paris, le 22 décembre 1950

Jane,

Jack dort encore. Ses cheveux ont poussé. Il est beau. Je sors du lit. Je cours t'écrire. Je suis en déshabillé vert et derrière les vitres il neige. Je suis bien au chaud, assise à mon bureau. Le café sera prêt dans un instant. Tu seras là bientôt. Je viendrai te chercher à la gare Montparnasse. On dormira dans le même lit, comme quand on était petites. Je te cuisinerai des plats savoureux. Mme Basile, la vieille dame qui me loue la chambre, a fait installer une baignoire hier. Quel luxe ! De quoi te donner envie de venir retrouver ta Lorette au plus vite, n'est-ce pas ? Hier, je suis restée si longtemps dans l'eau chaude que j'avais la peau des doigts toute grise et ramollie. On n'y voyait plus les empreintes. Pas évident après de taper à la machine. Ma toilette faite, on est descendus dans la rue, Jack et moi, au soleil sur le parvis de l'église Saint-Germain, et on a écouté les cloches. Mes doigts étaient toujours bizarres. Ils s'accrochaient aux doigts de Jack, sa main était dans la mienne, mais je ne sentais pas son étreinte. Quelque chose s'est dissous dans cette foutue baignoire. Je ne sais pas quoi. Je ne sens plus mes mains, je tape des lettres comme si mes mots cherchaient à atteindre le vide. Quelque chose de mort ou d'appelé à revivre. Sur le parvis, il y avait du soleil. Comme je l'ai fixé ce soleil de décembre ! Jamais rien ne m'avait semblé aussi bon.

Viens vite !

Lorette.

Notre-Dame-de-Lorette, le 20 décembre 1915

Maman,

La journée commence bien car il fait soleil. Le ciel au-dessus de nos têtes est bon comme en avril, si bien qu'on a pu sortir de nos tranchées pour aller se laver au lavoir d'une ferme abandonnée près de Montmirail. Le soleil était si chaud que les copains et moi sommes restés tout nus sur l'herbe jaune plus d'une heure. On était tellement sales que nos vêtements nous ont arraché la peau quand on les a ôtés. Une navette de la Croix-Rouge est passée et nous a distribué des uniformes neufs. On a brûlé nos vieilles tuniques. Je serai présentable pour Noël.

Je suis inquiet, car je n'ai pas reçu de nouvelles de Marie depuis plusieurs jours, et, d'ordinaire, ses lettres me parviennent toujours le vendredi. Je sais que tu ne l'aimes pas beaucoup, mais pourrais-tu aller en ville pour savoir comment elle va ? Elle vit chez Mathilde qui pourra te renseigner. Depuis la mort de son mari, elle est un peu folle, Mathilde, et ne quitte plus le foyer de sa cheminée. Marie m'explique qu'elle l'attend à longueur de jour à faire bouillir de l'eau savonneuse pour laver son linge. C'est triste.

Ah ! ce soleil, maman ! Et puis dans l'air plein, on entend les cloches de la petite église dont je devine le clocher pointu qui a poussé sur les champs : la sorcière qui a oublié son chapeau dans le paysage a compris que tes jolies histoires du soir me manquent affreusement. Tu te rends compte, petite maman ? maintenant c'est ton fils qui te raconte des histoires. Ne t'inquiète pas trop, ici rien n'est vraiment terrible.

Ton Louis qui pense à toi et qui t'embrasse fort.

p.-s. Peux-tu m'envoyer des biscuits ? Les nuits sont longues malgré tout et Susie, la saloperie, a tout boulotté !

OceanofPDF.com

Télégramme de Lorette Ficin à Jack Simple

Serai à Calais demain à 6 heures.
Brume. Crachin. Mais toi ? Stop.
L'eau, toujours, entre toi et moi. Stop.
Voir ta frégate arriver.
Baisers par milliers sur télégrammes salés.
Tant j'ai pleuré
De ne pas te serrer contre moi.

Lorette.

Notre-Dame-de-Lorette, le 21 décembre 1915

Marcel, mon cher Marcel,

Je n'ai plus de papier à lettres, alors je t'écris sur un bout du *Petit Parisien*. Je me demande comment ce journal du matin a fait pour arriver jusqu'à moi dans la journée. Tu vois la fille rousse à côté de la réclame pour les poudres et les savons ? Eh bien ! à toi je peux le dire : si Marie n'était pas ma fiancée, elle serait bien mon genre, celle-là. Petite Parisienne élégante, canaille comme il faut, qui trotte sur le pavé et fume un peu. A Paris, les filles sont sensationnelles, paraît-il. Elles ne portent rien sous leur robe et dansent jusqu'au matin. On ira les voir.

Je t'écris ça, parce que je suis fâché après Marie. Maman a eu de ses nouvelles par Mathilde. Elle est négligente. Elle ne m'écrit pas. En fait, je crois qu'elle m'oublie doucement. Fatalement. C'est normal. Mais c'est abject quand même. Cocu et condamné à mort ! Alors moi, pour ma vengeance, j'ai ma jolie rousse, celle dans le journal ! Je te l'envoie, car je voulais ton avis. J'irai la chercher à ma prochaine permission. Après les agapes de Noël, on prend le train pour la capitale toi et moi et on court la gueuse. La boutique des poudres et savons est boulevard Raspail, à côté du Lutetia.

Emile s'est fait descendre cette nuit. On l'a pas dégagé. Il est à un mètre de moi. J'ai pas voulu voir sa figure, pour la raison très simple qu'il n'en a plus. L'éclat d'obus est tombé sur le sac qui lui servait de repose-tête. C'était mon temps de garde, lui, dormait malgré le froid. C'est presque une belle mort, tu ne trouves pas ? Au moment du bruit et du sang d'Emile sur mon uniforme, je suis tombé sur la Parisienne et sa poudre. Je te jure, bordel de Dieu ! qu'on ira la trouver boulevard Raspail.

Ton frère qui devient fou et qui t'aime.

Louis.

OceanofPDF.com

Paris, le 23 décembre 1951, 7 heures du soir

Papa,

Ce soir, il y a une panne d'électricité dans l'immeuble, alors je tape cette lettre à la bougie. Je ne vois pas mes doigts mais (oh ! tu vas être content) j'ai fait de tels progrès à l'école que cela n'a plus aucune importance. Je pourrais taper n'importe quoi les yeux fermés. J'avance de plus en plus vite, comme si je courais après un point final récalcitrant. J'ai toujours quelque chose à écrire, avec l'acharnement d'un fou qui chercherait un trésor.

Jack est un chic type, tu sais. Hier il m'a invitée à boire un verre au Lutetia. Ce palace est un peu angoissant car c'est là que la Gestapo avait campé son état-major pendant la guerre. Les rejets des FFI y palabrent régulièrement. Le conciliabule, c'est pour exorciser. D'ailleurs, les types de l'hôtel ont tellement peur de traîner cette mauvaise réputation à vie qu'ils offrent de petits verres de liqueur de noix à tous les clients qui osent franchir la porte. Jack et moi nous sommes ressortis complètement ivres. A 21 heures, on est allés chercher Jane à Montparnasse. Son train avait du retard, mais avec tout l'alcool qu'on avait dans le sang, on n'a pas eu froid sur le quai. On a chanté et la fumée blanche sortait tant de nos bouches que de la gueule de la locomotive. Les vieux trains en provenance du Nord de la France sont sinistres. Quand Jane a sauté du wagon, on aurait dit une tornade mauve à fourrure. Une petite zibeline des steppes. Elle s'est jetée dans nos bras.

On est retournés au Lutetia. Là, il y avait un vieux garçon de café qui nous a raconté sa vie. Il avait fait 14-18. Jack lui a gentiment dit qu'il y en avait marre de la guerre. Mais le vieux voulait parler. Alors on l'a laissé dire. On a eu droit à tout : à ses copains morts, à ceux qui sont revenus, aux nuits passées à écrire aux fiancées qui les avaient oubliés, au bien que ça

faisait malgré tout d'écrire à des salopes, parce qu'au moins on avait l'impression que toute la boucherie ça valait le coup : on était attendu. (Mais il fallait beaucoup de talent pour réussir à se mentir.) Et puis il y avait les journaux qu'on découpait, les histoires qu'on s'inventait avec les modèles aguicheurs, arrachés aux encarts publicitaires, les escapades à Paris dans les gros titres. Et le cours de la Bourse dont on se foutait !

A un moment, j'étais tellement soûle que j'ai cru que les histoires d'outre-tombe de ce type m'intéressaient. Et je me suis mise à sangloter comme une cinglée. Jack n'a pas pu me consoler. Félicien, c'était le nom du garçon de café, m'a offert un remontant.

Quand l'alcool a coulé dans mon ventre, je n'ai eu qu'une envie : retrouver ma machine à écrire et taper des lettres. Des lettres pour les copines de mes petites vieilles, des lettres pour Jack, des lettres pour toi, papa, des lettres pour les hommes qui pleurent... des lettres pour mes gentils fantômes...

A toi, mon papa.

Lorette.

*Télégramme de Louis Lecœur
à Marie Aubepin*

Permission refusée. Stop.
Noël libre.
Vive Marie ! Vive l'Enfant Jésus !
Te rends tes rêves d'amants (tu en as tant !).
Jamais l'espoir ne m'a quitté.
Mais tu obliges au renoncement.
L'odieux crime d'oublier un mort !

Louis.

Paris, le 23 décembre 1951, 11 heures du soir

Grand-mère Violette,

J'ai une fièvre de cheval. A deux jours des fêtes, cela me déprime complètement. Je crois que c'est parce que j'ai fait la fièvre le week-end dernier. Jack et moi, nous sommes allés à la campagne, pas très loin de Paris. Le bled où l'on s'est arrêtés était charmant. Neuville, dans la forêt de Vauclair. On a marché dans les rues, on a acheté du chocolat qu'on a mangé tout de suite. J'ai payé une glace à mon amoureux, trouvant qu'il n'y avait rien de plus *chic* que de déguster une glace en décembre. *Ice cream* disent les Américains.

Pas loin du centre-ville se trouve un lac. On avait décidé depuis des jours d'aller faire du patin. C'est sur l'eau dure que j'ai pris froid. Je n'étais pas assez couverte, parce que je voulais que Jack voie bien mes jambes et tout le reste filer sur la glace. On a fait des ronds pendant des heures, des pirouettes et des zigzags. Jack tombait souvent. Qu'est-ce qu'on a ri !

Sous la glace, on voyait des algues, longues comme des cheveux d'ondines. C'était épataant. Un peu effrayant aussi. Il y avait des ombres. Mais des ombres lumineuses, comme si de la lumière courait là-dessous. Alors, voyant que je fronçais les sourcils, et que l'inquiétude froissait mon minois, mon historien de Jack m'a expliqué ce qu'était le lac. Un lac artificiel. Au cours de la Première Guerre, une pluie d'obus est tombée aux environs du village, laissant un trou béant dans la terre. Bien après le conflit, le maire a décidé de remplir d'eau cette cuve. L'été on y nage et l'hiver on y glisse. On a oublié les morts, *vite fait, bien fait !* comme tu dis si souvent, grand-mère.

C'est après cette journée que j'ai pris froid. Mes draps ont la texture des algues et mes rêves... Si tu savais, grand-mère Violette, si tu savais !

Ta Lorette, bien mal en point.

OceanofPDF.com

*Télégramme de Lorette Ficin
à Violette Chapelain*

Résultats tombés : bacille de Koch.
Tuberculose. Stop.
Faudra-t-il descendre dans le Sud
Pour voir les petits ânes, et les figues
De Barbarie ?
Je serai si seule.
Surtout ne pas être seule,
Si je dois... Stop.

Lorette.

Regret, le 23 décembre 1915

Mon frère, mon ami,

J'ai posté une lettre à maman, où je lui apprends que je ne serai pas avec vous à Noël. C'est la guerre, mon vieux. La saleté ! Au réveil, du singe et de la soupe froide, puante. Le sergent a commandé du pain d'épice pour le réveillon. On n'y croit pas trop ici. Le colis que vous m'avez envoyé a été le réconfort de mes jours pendant plus d'une semaine. Pourriez-vous m'en envoyer un autre ?

C'est surtout d'aliments agréables à manger qu'on a besoin, avec les médicaments. Les plaies aux mains et aux pieds ne cicatrisent pas dans ce borborygme. On ne s'est pas lavés depuis une semaine. Ne le dis pas à maman. Dans l'état où je me vois (non ! où je me devine : couvert de glaise blanche, plus improbable encore qu'un mort avec des chaînes aux pieds, traînant dans un castel écossais) je suis presque content de savoir que je suis cocu et que jamais Marie ne me verra ainsi.

De toute façon entre elle et moi c'est fini. Je le lui ai annoncé dans un télégramme lapidaire. Comme j'aimerais te présenter mon cœur, mon frère ! L'extraire de ma poitrine et te le montrer battre au creux de ma main. Il palpite dans les éclaboussures purpurines de ses sanglots. Il a tué des hommes et on lui a dit qu'il pouvait en être *fier*. On y a épinglé le cuivre d'une médaille et son ruban. Ce cœur n'a pas souvent peur, il ne se rend pas bien compte, il bat et il commande aux mains de tuer. *Parce que c'est pour la Patrie*. Parce qu'il se démène pour que tu ne sois jamais là, une nuit, à sa place. A pleurer, à claquer des dents, à appeler *maman*. Parce que mon cœur chiale aussi. Et le pire est qu'il n'en a même pas honte.

Je me souviens d'un gâteau au safran mangé à Noël l'année dernière. J'ai encore son goût sur la langue et sa drôle de couleur orange au fond de l'iris.

Je pense à toi. Je me souviens de nos jeux, de nos promenades, de nos bagarres. Elles me manquent comme tu ne peux pas savoir ! L'été dernier, tu te rappelles ? quand on a voulu plonger du haut des falaises noires près d'Etretat. Une folie ! Il pleuvait dru. L'eau était chaude, effervescente. On a nagé jusqu'aux galets de la plage et on s'est allongés sur la grève luisante pour reprendre notre souffle. Nos deux cœurs battaient ensemble et se soulevaient en cadence sous la cathédrale de nos côtes nues. Une image de la mort ou (ce qui revient au même pour moi) une vision de la vie dans toute sa violente démente.

Au front, je ne sais plus si je suis mort ou vivant, tant les minutes mitraillées par le ciel sont intenses. Avant qu'il ne meure de la gangrène, on a coupé les deux jambes à Paul (le petit Normand qui avait triché sur son âge pour faire la guerre) et la douleur était telle qu'au moment de l'amputation, il ne sentait plus, il ne pleurait plus. Il est mort après qu'on a emporté ses pauvres jambes rouges. C'était comme s'il entrait dans une sorte de sommeil paisible. Ses paupières étaient translucides comme les ailes des grands papillons d'Afrique.

La soie des écharpes de maman est passée sur mon front, j'ai eu chaud, puis froid. J'ai vomi. Mes dents claquaient. Je me suis mis à hurler. Je confondais le sommeil et la mort. J'avais peur de m'endormir. Le sergent m'a administré une tannée à décoller la mâchoire d'un cheval. Le goût de mon propre sang dans la bouche m'a rassuré : j'étais vivant. Noël approchait, je pouvais fixer son point lumineux, perché au sommet piquant du sapin, couché dans la mangeoire d'une crèche.

La montre de gousset que tu m'as confiée, en guise de talisman, bat à la place de mon cœur qui n'ose plus compter. Je compte sur vous, pour ne pas m'oublier. Ici tout est noir, tout est sang.

Ton frère, tout, tout petit.

Louis.

Paris, le 1^{er} janvier 1951

Papa,

J'ai hâte de te voir pour les Rois et leur galette à la frangipane, étant très frustrée de n'avoir pu passer Noël avec toi.

On a connu un drôle de réveillon. Luce, la petite vieille pour laquelle je tape des lettres à l'intention de son amant de Chine (parce qu'elle est presque aveugle), avait cuit une dinde et prévoyait de nous inviter, Jack, Jane et moi, depuis des semaines. Elle avait refait cent cinquante fois le menu, pour, en définitive, s'en remettre au trio classique : dinde, pain d'épice et gâteau de riz à l'orange. Jack avait apporté le champagne. Les caves de sa tante anglaise en sont pleines, ce que je trouve très curieux pour une femme qui devrait plutôt être portée sur le thé ou le sherry.

Mon petit fiancé affichait une drôle d'allure. Il avait boxé la veille et était cabossé des pieds à la tête. Bleus et gnons lui décoraient la silhouette et il était aussi extravagant que notre sapin perché sur le petit guéridon en marqueterie, volé à Tanger par l'un des amants de Luce.

Elle a été une belle coquine, Lucette ! Dans le livre qu'elle m'a offert pour Noël (des poèmes de Dickinson) elle avait glissé un portrait d'elle à vingt ans, enlaçant un bellâtre mauresque. A l'époque, elle sillonnait tout le Maghreb à dos de chameau, habillée en homme, les amples vêtements bleus du désert facilitant la métamorphose. Luce parle parfaitement l'arabe et le persan. Elle m'a dessiné au henné un *aleph* dans la main.

(Papa, j'ai la tuberculose et je n'ai jamais eu aussi peur. Quand je lève les yeux et que je vois la lune, je devine un cancer affreux. Le soleil est un chancre. Je ne crois plus au ciel.)

C'est ainsi que je pensais à ma mort quand un gros pigeon s'est posé sur le balcon. Il tapait du bec sur la vitre. J'ai sursauté, car je me suis souvenue

des mots de maman, disant que lorsqu'un oiseau tapait du bec sur une vitre, cela signifiait *que le diable cherchait à entrer*. C'est Jack qui fut le plus courageux. Il s'est levé pour laisser pénétrer l'oiseau. Prise de panique, j'ai couru m'enfermer dans la salle de bains. Tout le monde riait aux éclats. Cachée derrière le rideau de la douche, je criais pour qu'on relâche le volatile. Ce qui fut fait.

Quand je suis sortie de la salle d'eau, je les ai vus tous les trois penchés sur la table, affairés à déchiffrer l'écriture sibylline qui couvrait un minuscule bout de papier, que le mystère d'un homme (peut-être un guerrier en grand danger) avait enroulé autour de la patte de l'oiseau. *Pigeon voyageur ! Pigeon vole !* chantonnaient-ils. Pour ma part, je continuais à boudier dans mon coin. On n'a rien compris aux gribouillis inscrits sur le billet. C'était comme si le message avait été rédigé mille ans plus tôt. On a juste deviné deux mots : *Joyeux Noël*. Avoue que ça tombait assez bien, même si le volatile était déplumé et semblait arraché au faux ciel peint d'une crèche de patronage !

Soudain une plume sur le tapis rapporté d'Ispahan et un froid inouï dans tout le corps... Mes yeux se sont noyés dans le miroir de l'armoire, j'ai eu envie de pleurer, puis je me suis souvenue que c'était Noël et que j'étais dans l'obligation de m'amuser. Le gâteau de riz fumant nous attendait. J'avais faim. J'ai oublié mon malaise en suçant l'écorce des oranges.

Ta Lorette qui pense à toi, papa chéri.

OceanofPDF.com

Saint-Michel, le 2 janvier 1916

Ferdinand,

C'est la première lettre que tu reçois de ton vieux pote. Hier on a joué au rugby, Ferdinand, et pas pour rire. Le sergent lançait le ballon en cuir sous la mitraille et il fallait lui courir après. Marquer un essai ou se faire déchiqueter par un obus. La guerre avait de faux airs de jeu. Une espèce de cirque antique dans les résurgences du carnage.

Mais heureusement, j'ai trois marraines à ce jour. Quand une grenade m'aura emporté la figure, il y en aura bien une pour me soigner. Cré nom de nom ! Ma première marraine est une petite fille du village qui m'envoie du tabac. Chacun de ses colis mignons est accompagné d'un billet capable d'attendrir un Boche, mon vieux : *Ma chienne a eu sept petits. Maman et moi on ne peut pas dormir la nuit car les vilaines bêtes nous réveillent pour boire leur lait. On dirait des petits chats. Ils me demandent beaucoup de travail, mais je les aime fort quand même. Un peu comme toi.*

Ma deuxième marraine est une jeune fille qui m'envoie des mitaines et des chaussettes. Je lui ai demandé d'y joindre une photographie, pour que je voie à quoi elle ressemble, ce qu'elle n'a pas encore fait. *Je pense qu'il vaut mieux ménager le rêve entre nous. C'est de rêve que vous avez besoin, Louis.* Voilà sa prose. Elle doit être laide ou très pudique. En attendant, ses chaussettes me tiennent les pieds au chaud et au sec dans cette gadoue infecte !

Mais le plus drôle reste ma troisième marraine : une vieille dame de la Marne, qui m'écrit des lettres d'amour torrides. J'en ai parlé aux copains. A ce qu'il semblerait, elle écrit à plusieurs petits protégés dans la tranchée. Son style épistolaire a été identifié : obscénités crasses dignes d'un corps de garde, ton gouailleur, non dépourvu de lyrisme, croquis salaces et une

tendresse à te faire éclater le cœur. *Mon Loulou, j'ai des caresses et des baisers dans mon panier, une hotte de souvenirs, les plus coquins câlins épinglés sur les chromos de toutes les guerres. J'en ai fait trois, autant que des mariages. J'aime les soldats, leur grand beau cœur qui bat sous mes mains. Elles sont douces, douces, douces.* Cette vieille est une sainte !

La nuit dernière a été l'une des plus froides depuis le début de cette merde. Des soldats sénégalais sont morts transis. On vient de décider de changer nos pantalons rouges contre des pantalons *bleu horizon*, comme ils disent. Le rouge ça se voyait de loin. Ça faisait *sang*. Là, ça fait *bleu paradis*. C'est moins déprimant. Le tailleur nous accorde le salut ! Et enfin, pour nos étrennes, on remplace notre béret de feutre par un casque en acier. On veut nous faire croire qu'on va pas crever. Bobards et fausses nouvelles, rumeurs, censures et propagandes... On cherche à nous faire prendre des vessies pour des lanternes, mon vieux ! C'est ça qui me rend fou.

Pense bien à ton vieux. Je te serre fort dans mes bras.

Louis.

Télégramme de Lorette Ficin à Jane Rose

Chère Jane,

Merveille de t'avoir pour les fêtes !

Pourquoi es-tu partie si vite ?

Tu me manques.

A mon doigt brille la bague de Jack.

Envoie-moi des télégrammes :

Les bagues ne suffisent pas.

Tes mots me sont chers. Stop.

Je t'embrasse. Espère que tout va bien.

Lorette.

Saint-Michel, le 7 janvier 1916

Marie,

Oublie ce télégramme. J'étais fou. Même si je n'ai plus aucune nouvelle de toi, je ne me résous pas à t'oublier. Avec des douilles de munitions ou des boutons en cuivre, volés aux uniformes allemands, je te fabrique des bagues, ma chérie. Il faut m'écrire, Marie, il faut m'écrire, ne serait-ce que pour me faire croire que tu m'aimes encore et que nous sommes toujours fiancés. Cela ne t'engage à rien, je ne rentrerai vraisemblablement pas. Je ne dis pas ça pour que tu aies pitié, mais pour te soulager un peu. De savoir que je ne suis pas un poids me fait du bien et me permet d'espérer ton courrier comme on espère le soir et son parfum d'eau après les foins.

Tu te souviens de l'été 1914 ? Juste avant la guerre ? Tes jupes éparpillées, tes jambes sans bas, tes pieds dans l'herbe fauchée ? Tes petits pieds blancs ? Je ne me lasse pas de m'en ressouvenir.

La terre s'effondre sous son propre poids, quand il pleut. J'ai la nostalgie de l'été car j'ai la nostalgie de la vie. La terre est liquide. On entasse des sacs de sable, on consolide les parois avec de la tôle ou du bois, mais l'eau continue à ruisseler. Gourbi, cagna, mes tombes à moi et mon lit sans toi, Marie, Marie, Marie. Ecris-moi.

Louis, embourbé.

Lorette à son cher Journal

Emplettes au Bon-Marché. Acheté du parfum et du savon à l'amande douce. Avec mes paquets bien ficelés, promenade au soleil le long du quai Montebello.

Au ciel (ainsi soit-il !) un bouquet de ballons de toutes les couleurs, tu sais, ces ballons pour les enfants dans lesquels on souffle : un coup à se tuer, si tu veux mon avis. Eh bien ! le bouquet est passé à la barbe – que dis-je ? – aux cornes des gargouilles de Notre-Dame restées pour l'occasion très *scolastiques* (appris ce mot aujourd'hui à l'école, pas bien compris, mais il est contemporain de ces grimaces de pierre et j'ai décidé de me faire passer pour une intellectuelle dévergondée : c'est la mode).

Scolastiques, donc, les gargouilles.

Les ballons sont allés se prendre dans le zinc des toits.

Zinc gris pigeon. Il y en a partout. Je hais ces sales bêtes. Paris en est plein. Ils s'accouplent sur les parvis, les quais de gare et les mâles pigeons sont ridicules tout gonflés. Les pigeonnes, qui minaudent, sont, quant à elles, pas mal non plus.

Cher Journal, je suis de très mauvaise humeur. Je n'ai pas fait l'amour avec Jack depuis trois semaines. Alors je m'en prends aux piafs. Toi, tu peux pas comprendre. Tu ne connais que mes doigts et ma triste mine. Tu es un bel objet sans cœur qui bat (tu crois ?) comme ma machine à écrire De Luxe. Un bel objet OBLAT. J'ai appris ce mot aujourd'hui dans un bouquin piqué à Lucette. L'auteur ? Un vieux bêcheur : Joris-Karl Huysmans. Un nom pareil, c'est pas permis !

Moi, je ne suis pas faite pour être seule. Je vais me faire belle et sortir. Y aura bien un soldat un peu ivre.

Paris, le 31 janvier 1951

Papa,

Hier, dans le métro, j'avais le sentiment de filer plus vite que la mort. J'étais en retard à mon rendez-vous chez Lucette, rue du Bac. Il était question de taper une lettre pour son amant chinois. Je refaisais la lettre mille fois dans ma tête, sous la terre, à toute allure. Je repensais à tout ce que Lucette m'avait dit sur ce Chinois : héros de la Première Guerre, adoré par ses hommes, vénéré par les femmes, aimé de Lucette. Elle vendait du pain à Reims, à deux pas de la cathédrale, l'année où ils ont bombardé la ville, en dix-sept. La boulangerie a volé en éclats, Lucette s'est retrouvée dans la rue, sous le ciel, en sang, les cheveux emmêlés avec ceux du Chinois, qui la serrait déjà fort dans ses bras, comme on le fait quand on aime et qu'on a peur aussi. Il était venu acheter du pain frais pour ses hommes. Ils ne se sont strictement rien dit tous les deux. Ils ont su qu'ils ne se quitteraient plus.

Ma rame est entrée en gare : Rue du Bac. J'ai sauté sur le quai et j'ai couru jusqu'à l'appartement de Lucette. J'emporte toujours avec moi ma machine. Je la porte dans un sac en toile à bretelles sur le dos. Lorsque je trotte ainsi, les courroies me coupent les épaules et le souffle. C'est quand je ne peux plus respirer que je ressens tout le poids de l'amour et des mots qui vont avec.

Souvent je marche ainsi dans la ville : ma machine à écrire sur le dos. J'ai l'air d'un drôle de petit âne. Personne ne sait ce que la mignonne bourrique noire, ébouriffée, porte ; quelle croix elle peut dissimuler. Moi, je le sais bien. Je marche, je marche, dans une espèce de no man's land, sans ordre, sans croyance, comme en pleine nuit, en me disant que je n'ai qu'une chose à faire : écrire, écrire, et faire le bien.

Je t'embrasse, papa.

Lorette.

p.-s. Hier j'ai dû passer chez le coiffeur me faire couper les cheveux tout court, ma tignasse grouillait de poux. Vilaines bêtes !

OceanofPDF.com

Lettre non envoyée de Louis Lecœur. S. d.

Tohu-bohu. Partout. Gaz, cris. La peur sans rien autour. Dormir. Sous le ventre d'un cheval. Comme la nuit dernière. C'était une gentille jument baie, debout dans la gadoue. Elle m'a fait un pont avec ses flancs. Elle restait tranquille. J'ai dormi là-dessous. Même pas de paille : ni pour qu'elle mange, ni pour me réchauffer. Une drôle de crèche. Petit Jésus, mon salaud ! J'étais bien sous le ventre de ma jument. J'ai dormi un peu moins d'une heure. Ça m'était pas arrivé depuis quinze jours. Cette nuit, ma jolie jument baie campe en première ligne. Doit être descendue. J'ai pas eu le temps de lui donner un nom. Est-ce que ça existe les limbes pour gentilles juments et petits veaux innocents ? (*illisible*) sommes des veaux consentants avec de grands yeux apeurés. Elle en avait un, de nom, ma jument. Mais je voulais lui en offrir un, moi. Il aurait été rien qu'à nous deux. Un secret. C'est déjà ça : un nom entre une bête et un homme (*illisible*) pour un caprice du colonel qui voulait faire "panache" ! Avoir son cheval pour crever en première ligne ! Colonel-mon-cul s'est pas remis de la couleur des uniformes. Sans le rouge, ça fait moins "garde napoléonienne", certes, mais pour les gars un peu moins "retraite de Russie" ! Je suis gelé, même si ici c'est la France et que c'est de l'eau qui nous tombe dessus. Avec elle (*effacé*) sortira pas. Désespoir (*effacé*) larmes et sel.

Ecrire avec l'index dans la boue, mes mots. Non. J'ai du papier. J'écris sur le papier. Pour personne. Vais crever. Merde. Merde. Dormir. Le sommeil, maman (*illisible*) complice de la mort. Envie de pleurer. Maman. Torrent de boue dans la tranchée. Tout le jour à attendre, assis sous les bâches, à regarder passer le cortège des condamnés au peloton d'exécution. Mutilation volontaire. Ah ! les cons ! C'est trop con ! Sortilèges. Obus. Sifflements. Serpents, qu'on dirait. *Les hommes à tête d'éléphant*, que je les

appelle. Cauchemar. Masques, trompes, yeux de vitre en dedans du cerveau.
La cervelle (*effacé*) cicatrice.

Reprends. Après carnage. Reprends-toi. Parce qu'il y a trois morts à côté
du papier. Lettre infecte. Pour moi-même, la lettre. Impossible de l'envoyer
avec ces taches. Je voudrais tant leur faire croire à ma chance d'en sortir.
Mes mots, ma mort sont de la charpie, ils font peur : trop évident. On ne me
croira pas. J'écris avec le doigt. L'index. Sale. Saleté. Plus d'ongle. Rongé
au sang. J'ai peur (*effacé*)

Louis.

OceanofPDF.com

Mort-Homme, le 13 février 1916

Monsieur Cendre,

Le monde est calme. Enfin. Je vous écris du fond de ma tranchée sans être ennuyé par un bombardement ni par les râles d'un camarade à l'agonie. Ce calme possède quelque chose d'effrayant cependant : il n'est pas habituel. On s'habitue à tout. Même au pire. Et sans que l'on ait rien demandé. C'est le commun qui finit par faire peur.

Les jeunes filles du village nous ont porté des crêpes avec des pots de confitures. On a dévoré les friandises et j'ai pensé à votre école, aux grands jours de Mardi gras. Les masques de diable me revenaient en mémoire, avec leurs chansons sucrées apprises par cœur, et l'hiver derrière nous et le printemps pas encore là. L'impatience des heures aussi qui tremblaient à ne pas savoir si on allait y survivre, les bouchées merveilleuses qui fondaient dans la bouche, la farine sur nos tabliers noirs, un peu comme la craie au tableau où les boucles de votre belle écriture dessinaient un mot nouveau et savoureux : *Chandeleur*. La pulsation rouge des minutes, plus rondes encore que nos joues colorées par la saison, se répandait sur nos jeunes vies. La vie captait tout. Nos pieds oscillaient sur les lattes cirées entre l'enfance qu'ils voulaient quitter et l'existence des hommes clouée de fureurs. Le désir, la peur, l'envie, l'espoir étaient ces impressions fauves qui tournaient en rond dans la cage de nos principes enfantins, sans oser s'élancer dans le cerceau de feu de ce que nous savions être fou. Mortel. Notre vie d'homme. L'amour. La guerre. La mort. Les heures.

La sciure de mes souvenirs me pique les yeux. Comme je voudrais vous atteindre monsieur Cendre et vous donner la main ! *Ai-je appris à lire pour mourir ?* Les enfants vont-ils à l'école pour rougir l'eau des ruisseaux quand ils tombent ? Je ne peux pas me faire à l'idée. Un être qui sait écrire

ne devrait jamais être *happé*. Celui qui fut un enfant et qui sait inventer les voyelles du monde avant que ce dernier ne les lui souffle ne devrait jamais être la cible d'un soldat. Le scandale. L'affreux scandale. Celui qui reformule doit garder sa forme sans quoi l'univers s'écroule. Or le monde tient dans une flaque. Tout s'y est dissous. Comme les larmes dans la gorge et les mots qui ne viennent pas tant on a peur.

Dans ce moment de silence, j'essaie de vous dire les choses, à la lisière du printemps, parce que je veux croire à la vie.

Louis Lecœur.

OceanofPDF.com

*Télégramme de Lorette Ficin à Jules Ficin,
directeur de L'Eclaireur d'Alsace*

Papa,

Lu le journal du soir. Stop.

Y ai trouvé ton mot pour moi.

Ta fille salue ton talent pour la dérobade.

Ton art redoutable de ne jamais oublier une Date Officielle.

Aujourd'hui : mon anniversaire.

Demain : ma mort ? Stop.

Notre famille décomposée n'a rien à envier au centralisme des
administrations,

Ni au formalisme des pompes funèbres. Stop.

Lorette, avec un an de plus mais toujours sans son père.

Mort-Homme, le 29 février 1916

Marcel,

A quoi bon vous creuser la tête ? Un obus s'en chargera ! Voilà la bonne blague du moment, au front. C'est à mourir de rire, non ? En attendant de mourir d'autre chose, bien sûr. C'est le sens de la blague. Nos cervelières en fonte ne nous protègent pas. Elles nous servent de bols à soupe.

Je passe du coq à l'âne (j'ai perdu le sens) mais as-tu vu Marie récemment ? J'espère qu'elle est devenue laide. Parce qu'elle m'a oublié. Est-ce qu'on oublie un mort ? Elle m'a déjà enterré, la grue ! Ne tombe jamais amoureux, Marcel, c'est une très mauvaise idée.

Dans ma gamelle trotte un cafard. Ça n'est même pas une image comme mon professeur de rhétorique, M. Cendre, aurait voulu que j'en invente. Un cafard, un *vrai*, nage dans ma vraie soupe, réellement immonde. Ici tout est vrai. Et plus que vrai ! Noir confondu, sans doute possible. On n'y voit rien et c'est à ça qu'on sait que c'est vrai. Parce que l'illusion, c'est peut-être d'y voir et d'y comprendre quelque chose.

Les pierres sont coupantes et inégales. Elles feront une tombe très inconfortable pour chacun d'entre nous. Penses-tu qu'il y ait au monde une femme, déjà née ou à naître, qui pourrait venir me chercher, me prendre par la main et m'aider à dépasser les troisième, seconde et première lignes ? Puis le no man's land, la mitraille, ce bois de conifères piquants, mes rêves de désertion, la trouille du poteau, mes songes creux, leurs corbeaux, leurs chiens, leurs vers, les gars qui appellent leur mère, la folie, l'odeur ?

Le ciel est clair. Je vais dormir un peu.

Ton frère qui t'embrasse bien.

Louis.

OceanofPDF.com

Paris, le 1^{er} mars 1951

Jane,

Ma chambre est une tour de contrôle, très véritable. La nouvelle passion de mon historien de Jack s'appelle *Manfred von Richthofen*. Un As de la Première Guerre.

Alors, bien sûr, j'ai demandé à Jack pourquoi il avait choisi un Allemand, l'histoire de France possédant une belle collection de héros ayant nargué la lune et les comètes. Tu ne devineras jamais ce que mon amoureux m'a répondu : *La beauté est tragique et il n'y a de tragique aujourd'hui que ce qui est allemand.*

Le Baron Rouge n'aimait pas la guerre, il aimait le ciel, le soleil et le vent.

Après que Jack m'a expliqué, j'ai saisi pourquoi le Baron était un être sublime. Je t'envoie une photo de Richthofen. Il est chou, non ? Avec son écharpe et ses beaux yeux. Je cours chez Lucette. Il faut qu'elle me parle de la Chine et que j'écrive à son amant.

Ta petite Lili Marlène.

Marre, le 1^{er} mars 1916

Marcel,

Mon frère, écris-moi pour me rassurer au sujet de Marie. Tes mots pour me dire qu'elle n'est pas, comme maman me l'a écrit hier, dans les bras d'un sale Boche. Un blondin en permission qui sent le cuir de Russie. Un officier qui paye le café et le vin vieux dans les estaminets aux petites putes piteuses dans le genre de Marie.

Si tu savais comme c'est affreux ici ! Je vais faire semblant d'être fou, si les choses ne s'arrangent pas un peu au front et dans ma tête. Mais on m'a dit que c'était risqué de simuler. De toute façon, même les vrais fous ne sont pas pris au sérieux. On fait subir un traitement de choc à l'électricité pour soigner les uns ou dissuader les autres. Selon les cas. Te rends-tu compte, Marcel ? On n'a même plus le droit à la folie, réelle ou feinte, dans cette foutue guerre !

Donc je suis fou et je vois une fille en rêve. Elle danse, danse, dans une cave au plafond bas, sur une musique étrange, pleine de rythmes inconnus. Une musique qui ressemble au tam-tam des tribus d'Afrique, aux chants massaïs, aux rugissements des grands fauves blonds. La nuit dernière, elle est venue me prendre et m'extirper du fond de ma tranchée. Nous dansions sous une pluie de balles et d'obus sans être touchés jamais. Nos pieds n'avaient avec la boue ou le gel aucune accointance. Je crois même qu'à un moment le combat s'est tu, le vent a cessé de souffler, afin que les deux camps et le monde nous observent en silence. Il y avait peut-être le bruit des barques qui glissaient sur l'eau, un vieux chant d'église. Hormis ces menus détails, je ne me souviens de rien. Tout était calme. Tout était parfaitement lisse et nu. La peau de ma danseuse était tel le sentiment enveloppant et serein du lieu, qui jetait sur mes épaules douloureuses une pelisse

réconfortante. (J'ai si froid la nuit.) Au creux de ses bras parfumés, qui, dans la pénombre, s'indiquent à moi par les taches rouille des aisselles, je brûle. Les feux de cheminée. Les châtaignes qui craquent. Les braises qui durent toute la nuit. Le savon noir et son odeur partout dans la maison. Les tricots de maman dans l'osier des malles. La soupe qui parfume l'espace et se mélange à l'air savonneux. La vie me manque tellement. Envoie-moi de la vie, c'est urgent.

Louis, affamé.

OceanofPDF.com

Lorette à son cher Journal

Jack était joli comme le Baron Rouge. *Pigeon, pigeon vole !* On a fait l'amour toute la nuit avant son départ pour l'Angleterre et papa ne le saura pas. *Papa-pas-de-lettres*. C'est son nom nouveau. Comme le vin. Beaujolais vert que l'on déteste. Goût de grenadine. Jack et moi, on ne boit que du champagne. TCHENPEIGNE ! comme disent les Américains. On est snobs et on ne se soigne pas. On trinque aux morts de jadis et aux morts de demain. On en arrive à oublier les vivants avec toutes ces bulles !

Mon moral revient depuis le SEXE.

Courbe ascendante chez Jack. Très ascendante, d'ailleurs. Toux descendante, chez moi. Crèvera ? Crèvera pas ? Crèvera pas. Pas. Pas. Pas. Toujours pas de papa ! TCHENPEIGNE !

Hier, je suis restée un bon moment à Saint-Nicolas. C'était juste pour voir si ce que me disait Lucette était vrai : *s'il y a des papistes à Saint-Nico*. Pas vus. C'était tout sombre. Crise de foie à cause des calissons, importés d'Aix, voie express par papa, fonctionnaire des PTT. Passent pas, comme une lettre à la poste, la pâte d'amandes. La foi non plus passe pas. Je deviens mystique. Gravement. Sainte Thérèse, Marie-Jésus. Jure pas, ma fille, on sait jamais, au cas où il y aurait un bon Dieu.

Renseignements pour aller à Nice, au soleil. Mes poumons malades vont finir par me faire voir du pays, si ça se trouve.

Plus de timbres. Plus d'enveloppes. J'écris pour moi. C'est bien et très rassurant.

Mes chaussures neuves restent introuvables. J'irai pas danser. De toute façon j'ai pas envie. Je préfère rester au lit avec Jack. S'il vient ? Pas de nouvelles de la perfide Albion. Chien de crachin anglais !

Bon, pas de Jack. Tousse beaucoup. Alors : soupe, lait chaud, le drap de bain sur la cage des perruches pour pas qu'elles piaillent toute la nuit et au

lit !

Sans lui, tant pis. Tchintchin.

(39 de fièvre.)

OceanofPDF.com

Paris, le 13 mars 1951

Jack, mon amour de Jack,

Depuis que tu es reparti pour l'Angleterre, je n'ai plus goût à rien. Tu m'as pourtant bien dit que tu serais bientôt rentré, mais toute cette mer, cette odieuse maîtresse de sel et d'eau entre nous deux, me rend folle !

Je suis jalouse de l'océan, de la musique, de ta contrebasse, du jazz, des filles qui dansent sur tes accords, de l'alcool que tu bois avec les musiciens, du grand lustre qui brille sur ton front et qui te voit. Parce que moi, Jack, je ne te vois pas. Je tape et tape tes lettres. A l'infini, dans le matin jaune, dans le 16 h 30 vert, dans la nuit sans silhouettes. Que les étoiles. Mais il paraît qu'elles sont mortes, lorsqu'elles continuent à briller. Alors à quoi dois-je croire ? A leur mort ? A leur bobard brillant ? A leur lumière qui tremble jusqu'à moi au-delà des siècles ou à leur foyer de mensonge noir et froid ? Les étoiles me sourient. Tape, tape, tape, ma machine, *tic-tac, tic-tac*, l'horloge de Lucette, made in Pékin ! Le temps passe, les amours se tissent et se tricotent. Le temps et ses aiguilles rouillées.

Je tape mes lettres en mitaines. Il fait un froid polaire ici. Impossible de trouver du bois ou du charbon dans Paris. Ma vilaine toux est de retour. Elle me rappelle l'Occupation. L'engourdissement de tout le corps et la fièvre s'accompagnent du souvenir très précis que j'ai du bruit des sabots de la petite chèvre que papa cachait dans la cuisine pour le marché noir. J'ai bu son lait pendant trois ans. Tu sais maintenant pourquoi j'ai du sang de biquette dans les veines et pourquoi j'aime les faunes. On n'a pas mangé la bête pendant la guerre, alors que tout le quartier nous tannait pour qu'on la passe au four. Aujourd'hui elle court dans le jardin de curé de notre immeuble et avale l'écorce des platanes. Elle est amoureuse d'un bouc. Les chèvres ont de la chance !

Lorette qui se languit de toi.

OceanofPDF.com

Voie sacrée, le 13 mars 1916

Ferdinand,

Mon vieux, ce soir le ciel est clair comme en été. On distingue toute la Voie lactée. Des mirages. Des promesses de liesses à venir. Des cheveux qui sentent bon. Des comètes. Des lunes et des seins de femmes. Des hanches. Des dunes. L'Afrique ! J'aimerais être loin. L'hémisphère de ma tranchée est borné. Au fond de nos tombes à ciel ouvert, on tente de faire pousser des pois, des salades, des plants de tomates. Mais rien ou peu ne pousse, notre nature reste étique, alors qu'il y a des endroits sur cette terre où s'épanouissent des jungles, épaisses et odorantes, comme le ventre d'une femme. Des jungles où l'on peut se cacher, se vautrer, croire à l'enfance, dormir, ne plus avoir peur.

On doit tirer jusqu'à quarante obus par jour. C'est de la folie. Je suis presque sourd. Bientôt, je serai aveugle. Hier, une nappe de fumée verte a rampé jusqu'à nous. On étouffait. Des gars sont morts en première ligne. Moi j'étais au fond, en troisième. On a vu le vert se répandre, on a pu se carapater dans les bois à l'arrière pour respirer. Les Allemands nous attaquent au chlore. On n'a rien pour se protéger la figure, seulement des mouchoirs trempés dans de l'eau salée. On va vraiment crever de façon dégueulasse ! Et même cette mort-là, mon pire cauchemar n'aurait pas pu l'inventer.

Demain, je vais attendre le courrier. Je recevrai peut-être une lettre. Ce sont les lettres qui nous sauvent tous de la folie. Parfois, on donne le courrier des morts aux gars qui restent et qui sont complètement désespérés de n'avoir rien reçu.

Un matin je pleurais : aucune missive à mon nom. L'adjudant m'a tendu une enveloppe. Celle destinée à un mort. Je le savais bien. Mais ça n'avait

aucune importance. J'ai lu les pages avec avidité, pour découvrir le nom de celle qui m'écrirait qu'elle m'aimait. *Léonie*. Toutes les lettres de Léonie sont à présent pour moi. Je lui poste un mot chaque semaine. Je lui ai appris qui j'étais et que son mari était mort. J'ai ajouté que j'avais besoin d'elle. Je lui ai demandé si elle consentait à me répondre. Et sa réponse, Ferdinand, fut *oui*.

Ton pote, Louis, qui gamberge bien. Foutue guerre et vive Léonie !

OceanofPDF.com

Paris, le 14 mars 1951

Chère Lucette,

Je tape rapidement ce petit billet, que je vais m'empresser de glisser sous votre porte.

Lucette, je n'écrirai plus vos lettres pour votre amant de Chine. Cela me gêne. Mon rôle est fini. Je prends congé de vous, Lucette. A d'autres mes mots ! Puissent mes petites pages dactylographiées aller s'échouer sur des continents lointains ! Car je veux faire le tour du monde et rencontrer des jeunes gens morts à mon âge.

Jack est loin et il me manque. Je n'aurai pas comme vous la patience d'attendre toute une vie. Je souffre d'impatience aiguë. J'arpente la ville comme une aiguille trotte dans le boîtier d'une montre. Le *tic-tac* de ma cervelle m'horripile. J'ai l'impression que les secondes me sont comptées. Il est 18 heures. Je vais glisser cette lettre sous votre porte.

Puis je cours m'acheter une robe neuve !

Ressentir l'absence est un pouvoir divin. Mais ce pouvoir me dépasse et me rappelle à quel point je suis mortelle. Ma lettre ne sera pas bien longue car je n'ai plus de papier. Je pressens la limite et je suis terrifiée. Les heures ensoleillées n'éclairent plus aucune précision que la vie veut bien me donner. Je vole comme un oiseau fou, en aveugle, et je me cogne contre les murs. Je deviens égoïste, Lucette, et je ne pense qu'à ma solitude. Je n'ai plus de lumière à donner. J'ai seulement envie de m'envelopper dans ma nuit et tenter d'avoir chaud.

Ne m'en veuillez pas, mais je suis jalouse du bonheur des autres.

Lorette.

*Caverne du Dragon, Chemin des Dames,
le 14 mars 1916*

Léonie,

Je suis jaloux d'un mort. Je suis jaloux de votre mari. Mais je nourris l'espoir fou que vous tomberez un jour amoureuse de mes lettres et plus tard de moi, qui sait ? Je suis si proche de lui, là où je me trouve.

Les morts et les vivants, c'est un peu la même chose. Nous sommes tapis sous un ciel de calcaire. Boches et Français confondus dans la même tombe où il est permis à nos cœurs de battre. *La caverne du Dragon* doit son nom à la fumée que dégage la soupe des Allemands. Ils vivent et meurent sous la terre, embourbés avec nous. Un simple mur de gravats nous sépare. La nuit, je les entends respirer.

Que dis-je, la nuit ! Dans l'éternité des moments confondus. Car ici il fait affreusement noir. On ne distingue pas les heures. Elles se ressemblent toutes, comme la souffrance. Comme la souffrance. Un groupe électrogène nous distribue de l'électricité quelques minutes par jour. C'est une bougie qui éclaire mon pupitre. On a peint sur les parois de la grotte les mots "Nord" et "Sud", afin que l'on puisse s'orienter. L'espace aussi est le même partout. Gare à celui qui a perdu sa torche ! Des gars, l'autre nuit, se sont trompés et, en remontant à la surface, ils se sont retrouvés sur les lignes ennemies. On ne les a pas revus.

Ceux qui me font le plus de peine ici sont les camarades sénégalais. Ils se prennent les pieds dans leur costume de zouave et ne peuvent ni courir, ni décocher à temps. C'est une boucherie. Une véritable boucherie. Mon ami Joseph est mort de froid la nuit dernière. Il a souri avant de partir, en me disant qu'en Afrique, il n'avait jamais vu la neige. Il y avait de la glace au bout de ses longs cils.

Les gars sont furieux, la chapelle qui avait été construite dans le ventre du Dragon a été prise par les Allemands et transformée en cave où ces barbares donnent des pièces de théâtre. Alors parfois, on entend les Boches rire et applaudir. Pour tout vous dire, Léonie, ça me plaît bien.

J'espère ne pas commettre d'impair en avouant ma joie à l'écoute de la comédie allemande. ANASTASIE veille. Anastasie, c'est la Censure. On veut vous faire croire tant de choses. Tant de choses.

Ecrivez-moi, Léonie, soyez ma lumière, la lettre gravée sur le calcaire des murs de ma grotte, la lettre qui me montrera le bon chemin. Car ici tout est si confus. Et je suis comme le soldat allemand, derrière le mur. Le même. Le même.

Je vous salue, Léonie.

Louis Lecœur (qu'il met à vos pieds).

OceanofPDF.com

Paris, le 14 mars 1951

Monsieur le directeur, cher papa,

J'ai passé la journée chez Mme Ancelle. Elle m'a montré de drôles de trucs, comme des pierres ramassées à Lille en dix-sept, sur les ruines d'une église bombardée, et auxquelles était venu se coller le bronze des cloches ayant fondu dans l'incendie. Gravier et bronze taillaient le même bijou d'horreur. Mme Ancelle m'a donné l'une de ces pierres.

Et puis ma petite vieille m'a appris une chanson de guerre qui lui a tiré les larmes des yeux. Son amoureux à l'époque est mort au combat, sur le plateau de Lorette. (J'ai compris pourquoi elle avait posé sur moi un tel regard, la première fois que nous nous sommes vues et que je lui ai dit mon nom.) D'abord appelée *Chanson de Lorette*, l'horrible ritournelle a été rebaptisée *Chanson de Craonne*. Je tape le refrain pour toi :

REFRAIN

*Adieu la vie,
Adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes,
Ce n'est pas fini,
C'est pour toujours,
De cette guerre infâme,
C'est à Craonne, sur le plateau
Que nous laisserons notre peau,
Car nous sommes tous condamnés,
Nous sommes les sacrifiés.*

Voilà, papa, à quoi ta fille passe ses journées : à jouer avec de vieilles pierres et à chanter.

Les semaines défilent et se ressemblent toutes. Les rues sont faites des mêmes pavés. Les voyageurs dans le métropolitain ont tous le même visage. Ils sont assis côte à côte et ils foncent sous la terre, dans le noir, sans connaître le nom de la station.

Je descends ici, papa. Sans toi comme toujours. Mais j'ai ma chanson, épinglée sur le cœur.

Lorette.

OceanofPDF.com

*Caverne du Dragon,
Chemin des Dames. S. d.*

Monsieur Cendre,

Les nuits sont longues quand on ne voit pas le ciel. Les jours sont plus longs encore quand on tente de le deviner. Parfois, pas de carnage. C'est rare. Mais au moment où la mort s'éloigne un peu, les minutes s'étirent et alors je sens mon corps, son froid, sa présence absurde dans la glaise. M'enverriez-vous quelques livres pour habiller le temps de chaudes pages de laine ?

J'ai bien pensé à des titres qui me sont chers, mais peut-être vous en coûtera-t-il de dépouiller votre bibliothèque pour moi ? Je vous promets de revenir avec vos livres, monsieur Cendre. Je rentrerai avec tous les mots que vous m'aurez prêtés. La liste n'est pas trop longue. N'ayez crainte.

1 – *L'Iliade*. Pour sa fureur.

2 – *La Chanson de Roland*. L'amitié. Les copains qui meurent.

3 – *Orlando furioso*. Je rêve de croiser une amazone au front.

4 – *La vie est un songe*. Pour partir loin.

5 – *Richard III*. Parce que la guerre. Parce que le printemps et sa difformité. Les ombres. Les ombres.

6 – *Bérénice*. Où il coule pire que le sang encore.

7, 8 – Les *Lettres portugaises* et *La Nouvelle Héloïse*. Dans ma mémoire, ces deux femmes sont sœurs. Jumelles.

9 – *Faust*. De Marlowe, pas celui de Goethe, il va sans dire.

10 – La poésie de cette jeune femme anglaise, Emily Dickinson, N'importe quels poèmes. Mais cette femme-là.

J'ai pleuré longtemps en relisant votre dernière lettre. Vous m'avez paru très loin. Comme jamais, l'écriture me donnait l'impression d'être étranger au monde et à ses bruits. J'existais après elle. Après la lettre. Je me lisais en découvrant vos formules. J'avais peur de poursuivre ma lecture, au cas où les mots auraient décidé du pire à ma place. Ces livres sont dix raisons possibles pour la tristesse de pensée. Il faut m'envoyer ces livres, monsieur Cendre. Me les envoyer vite, afin que les mots, tout en me précédant, soutiennent cette vue trop courte, ce corps déjà fatigué comme celui d'un vieillard. Et même s'ils prononcent ma mort (avant que dans l'effroi je ne la lise entre deux pages collées), j'aurai vu du langage, j'aurai senti du sens, j'aurai humé des signes.

Sous la mitraille, l'univers et son ensemble ne veulent plus rien dire. C'est cela l'effroi. Le bruit assourdissant, le fer qui déchiquette les chairs, le feu, l'odeur de la poudre, tout ce qui compose le monde et concourt à lui ôter jusqu'à la plus petite parcelle de sens. Je ne suis pas quelqu'un d'exigeant comme vous savez. Mais quand l'histoire que l'on me conte n'a plus ni queue ni tête, mon cœur s'affole, mes mains se crispent et puis c'est une sueur âcre qui recouvre ma peau tandis que tout mon être, du bout de ses paumes tournées vers le ciel, s'enquiert du sens que la mascarade s'obstine à lui cacher.

*A Letter is a joy of Earth –
It is denied the Gods –*

Ces deux vers de *mon chère poète* anglais donnent au monde une explication supplémentaire aux sens qu'il contient. Il se pourrait même qu'ils parviennent à justifier sa douleur. J'attends de vos livres, monsieur Cendre, qu'ils cautionnent mon effroi, en lui refusant la honte de me faire crever de trouille. J'ai si peur. J'ai beau chercher une logique à toute cette débâcle, je ne la vois pas. Je voudrais me réciter une leçon apprise par cœur à l'école pour être moins en colère et trouver une raison à cela. Mais ma cervelle est un désert sans sable de rien et la colère m'étouffe. Les mots manquent au solde des épiciers qui décident à notre place. Rien que des chiffres : ceux des morts. Et ils croissent comme ma peur. Comme ma trouille.

Alors vos livres... Peut-être est-ce une idée. J'aurai des mots à mettre là-dessus. J'aurai une justification pour chaque assassinat. Et je recopierai des poèmes aux mères qui ont perdu leur fils. J'ai pensé à une chose. Il existe un mot pour dire l'absence de parents : *orphelin*. Je crois bien qu'il n'y a pas de mot pour dire l'absence d'enfant. Les mots ne peuvent pas tout.

Envoyez-moi les dix livres quand même. Pour être triste. Pour penser. Pour mentir. Et croire à leurs explications.

Louis.

OceanofPDF.com

Paris, le 15 mars 1951
Télégramme de Lorette Ficin à Jane Rose

Jane,

Rue Richelieu : bibliothèque en flammes.
Solution : écrire des livres au lieu de les lire.
Sur le trottoir : deux serins affolés chantaient.
Flammes, plumes, chant !
J'attends ma petite choriste avec fièvre.

Lorette.

OceanofPDF.com

Bois de Caures, le 15 mars 1916

Marcel,

Susie, notre chienne, joue avec la botte d'un officier allemand. Le sol est toujours gelé. Le printemps approche et rien n'indique que les temps seront moins rudes demain. Ce chien consume notre rage. On pense à la jambe du Boche qui était dans la botte. On se dit que les crocs du chien enfoncés dans le cuir atteignent cette morgue, morte avec son occupant, et accomplissent ce qu'on aurait voulu lui administrer de son vivant. L'ennemi n'est que l'extrémité d'un uniforme, la moitié de ce qui devrait former un tout et qui n'est plus qu'un jouet ridicule dans la gueule d'un cabot.

Ainsi, quand j'ai peur je pense aux petites scènes que la guerre invente pour nous faire sourire. Elles sont nombreuses.

Tu m'apprends que Clémence se plaint de M. Cendre, mon vieux maître d'école, parce qu'elle le trouve trop sévère. Raconte-lui l'histoire de la petite Julie pour l'attendrir un peu. Julie est morte de la typhoïde l'été dernier. Elle n'a pas eu le temps de devenir laide. Julie travaillait à la poste. Jusqu'au jour où l'on s'est rendu compte qu'elle ne savait pas lire. Elle a été virée, parce qu'on en avait déduit que le courrier perdu ou mal distribué, c'était sa faute. Sa rancœur contre l'administration a nourri en elle l'idée de la revanche qui l'a conduite directement à la bibliothèque municipale et à l'école. A vingt-cinq ans, la chose était cocasse. Pourtant, M. Cendre l'a admise dans sa classe de cours moyen, à l'époque où j'y étais. Elle était assise à côté de moi. Julie et Cendre semblaient les parents d'une flopée de lutins bruyants. Elle était brillante. Cendre est tombé amoureux en trois semaines. Pour la première fois, j'ai vu les joues de mon maître devenir pourpres. Une couleur de raisin écrasé. Au mois de juin, Julie savait lire et écrire. On a fait un gros gâteau rose au sucre. Le maître et son élève se sont

mariés au début de l'été, sous les pommiers du village. On a dansé et joué de la musique tard dans la nuit.

J'entends cette chansonnette de bastringue de la tranchée où je t'écris. Elle doit venir des lignes allemandes. La tristesse des hommes est la même des deux côtés et leur désir de se souvenir très semblable.

Ne m'oublie pas, frérot. Embrasse Clémence et maman.

Petit Louis.

OceanofPDF.com

Paris, le 20 mars 1951

Mon cher papa,

Il m'est venu ce matin au réveil l'idée effrayante et plaisante à la fois que tu pourrais ne pas être mon père... Si tel était le cas, ma vie serait alors tout autre, n'est-ce pas ? J'aurais un autre nom, je vivrais dans une autre ville, j'aurais un autre amoureux, d'autres amis, tout en étant *très* moi... Lorette !

Une joie sincère m'inonde telle une pluie de feu quand je songe à cela. Et ce déluge finit par ressembler à une brûlure. Mais une brûlure qui fait du bien. Il m'apparaît alors de plus en plus clairement, au fil des heures de la matinée et des mots que je tape pour toi, que les êtres et les choses qui m'entourent sont comme des milliers de galaxies en orbite autour de ma seule volonté. Je me promène dans les herbes hautes des champs suburbains, où je vais parfois courir le week-end avec Jane, et le foin pique mes jambes pour me rappeler que la petite gêne alors ressentie figure au palmarès de mes plus beaux succès ! J'ai roulé dans les fleurs, foulé la bruyère et les genêts en m'entendant dire par toute cette nature qui me servait de couche que j'avais encore le pouvoir de décider de tout. Ainsi encouragée, souvent je regarde le ciel et je m'invente une autre paternité, semblable au soleil et à son ciel violet.

Venant d'ailleurs, portant un nom nouveau, je suis libre de ma détresse et de chaque caprice qui vient peupler la molle arrogance de ma journée. Je flâne aux champs ou en ville, je cueille des bouquets ou j'achète de petits chapeaux pour l'été, en me serinant à chaque seconde que *tout est possible*, au-delà des fleurs et des capelines, parce que mon nouveau père est formidable ! Et de cette redoutable performance de la vie naît la possibilité pour moi d'une existence où l'amour est partout puisqu'il campe à l'origine (mon nouveau père était forcément un héros). Mon amoureux, quant à lui,

présente les mêmes caractères de perfection que ce père, puisque ma rencontre avec lui est la conséquence du miracle de ma naissance. Quant à ma santé, elle est de fer : je suis née sous une bonne étoile et aucun gène héréditaire n'a décidé à ma place de miasmes entretenant une relation morbide quelconque avec mes poumons !

Mon petit papa, j'espère que tu es très jaloux et que je te rappelle un peu maman. Je sais qu'elle te faisait damner ! Elle avait toujours une histoire en réserve pour te mettre à la torture. Puisque tu ne m'épargnes pas non plus avec tes absences, souffre que je te remplace comme bon me semble et dis-toi que c'est pour mon bien.

Ta fille, très infidèle,
Lorette.

OceanofPDF.com

*Lettre non envoyée
de Louis Lecœur à Ferdinand Hilbert*

Sentiment : quelqu'un me regarde crever. *Prière* : ne rien dire à ma mère (elle aurait peur). *Souhait* : faire pleurer Marie.

Je touche les entrailles du monde. Les viscères de la détresse. Se tordre ainsi n'est pas digne d'un homme ! Je ne reconnais plus mes mains. Le premier jour du printemps me nargue. M'endormir dans un trou. Attendre la mort comme on attend les songes. Les songes, pas les rêves (*illisible*) les rêves sont les miettes de toutes les horreurs qui se trament sous la caboche. Et le trafic n'est pas bien ragoûtant. Les songes, c'est autre chose. Un peu sacré. Ça ne vient pas de nous (*illisible*) ça vient de plus loin. Une jeune fille en robe blanche... portant un voile en mousseline sur le (*effacé*)

J'attends les songes. Je suis dans mon trou. Les songes ne viennent pas (*illisible*) que les mauvais rêves et leur fournaise chlorée.

Impression : enterrement un jour de canicule. Décalage obscène entre le sourire du monde et les chances qui me restent.

Louis.

Paris, le 23 mars 1951

Jack,

Jack, mon cher Jack, ne m'en veux pas, car entre nous c'est fini.

J'ai jeté ta bague dans la Seine. Elle aussi a son lit de vase. Je ne supporte pas ton absence et je dois t'avouer encore une chose : j'ai bien peur de ne plus t'aimer. En fait, j'ai besoin de tes yeux le matin et de tes mains le soir pour savoir que tu existes. Depuis ton départ pour l'Angleterre, il restait tes lettres. C'est sur elles que je comptais le plus ces derniers temps, mais tu ne m'écris pas. Alors je ne t'aime plus.

Je ne t'aime plus parce que je t'ai oublié. Il me serait plus facile d'envisager l'amour avec le personnage d'un livre ou un fantôme mort depuis deux cents ans que de m'imaginer dans tes bras. Je ne sais même plus quelle forme ont tes mains. J'ai oublié le nombre de grains de beauté sur tes épaules. Je crois qu'il s'agit là de signes à prendre très au sérieux.

Non, décidément, je ne t'aime plus. Et puisque je suis une fille honnête, je te rends ta liberté. Cependant, je désire être plus honnête encore : je te quitte parce que j'aime un homme. Mais cet homme, je ne sais pas qui c'est. Tu crois que je suis folle ? Rassure-toi, je pense la même chose de moi. Je me languis pour un visage que je croise parfois au fond de la Seine ou à la surface des miroirs. Si tu t'imagines que c'est drôle !

Je sais que tu ne m'en voudras pas de t'avoir écrit tout cela. Tu es un chic type, Jack, et tu t'es toujours senti plus à l'aise quand tu pouvais serrer la vérité. Je te l'ai livrée, toute nue.

Je t'embrasse tendrement.

Lorette.

p.-s. Ecris-moi à Nice dorénavant. Je descends dans le Sud car ma vilaine toux m'a rattrapée.

OceanofPDF.com

Lorient, le 27 mars 1916

Petite maman,

Il faut que je cesse de te mentir car cela va me porter la poisse. Je te fais croire depuis des mois que les choses vont bien, or, elles sont atroces. Je ne peux plus me retenir de te le dire. Te le cacher rend le fardeau des heures encore plus lourd. Et puis j’imagine que tu lis les journaux. Alors, à quoi bon ?

Petite maman, je ne suis pas à la hauteur des rêves que tu forgeais autour de ma fabuleuse naissance. Les vieux du village t’avaient prédit après l’événement (pas un cri, calme et force conjugués, a-t-on raconté) que le principe tenait du miracle et que j’avais quelque chose du demi-dieu. Or je ne suis qu’un pauvre lâche qui fait sur lui au bruit de la mitraille, qui tourne de l’œil aux sifflements des bombes larguées par les avions. Si seulement tu pouvais venir me chercher comme lorsque j’étais enfant et que M. Cendre te faisait appeler pour que tu me ramènes à la maison, avant que je n’inocule une méchante rougeole à la classe entière ! Ici je contamine la tranchée avec mon désespoir. Hier, j’ai pleuré une bonne partie de la nuit. Mon lieutenant a menacé de me casser la gueule et m’a envoyé en première ligne pour toute la journée. J’étais presque soulagé. Je me suis dit que tout allait enfin finir. Et j’étais étonné de retrouver, le soir venu, mes potes de troisième ligne pour la soupe. Réellement déçu.

Tu dois être malheureuse, maman, de lire que ton fils veut mourir. Mais si je mourais vite, je pourrais t’épargner bien des spectacles odieux. Honoré a reçu un éclat d’obus dans la figure. Il a un trou à la place du visage, un vide qui s’installe entre l’arcade sourcilière gauche et la lèvre supérieure. Je t’avais écrit pourtant comme Honoré était beau. Que doit penser sa mère

aujourd'hui à son chevet ? Se dire qu'il eût mieux valu ne jamais mettre au monde un tel monstre ?

Le présent, l'atroce présent, nous fait regretter tout acte passé et nous conduit à détester l'avenir. On maudit toujours ce que l'on ne connaîtra pas. L'envie rétrécit l'âme. J'ai l'âme rétrécie, maman.

Petit Louis.

OceanofPDF.com

Paris, le 27 mars 1951

Papa,

Ce soir j'organise une petite fête sous les toits. Janette, Mme Taillefer, Mme Ancelle, Lucette, et le vieux Félicien, rencontré au Lutetia l'hiver dernier, seront là. Je vais leur dire *au revoir* avant de partir pour Nice. Je travaille à cette petite sauterie depuis l'aube et je suis si fatiguée que j'aimerais que chacun soit déjà rentré chez lui. Mais j'ai encore la force de t'écrire (signe que je ne dois pas aller si mal) d'autant plus que je t'en veux à mort. Tu aurais dû être là, mais tu as préféré ton journal, tes presses à encre, tes imprimeurs, tes futurs chômeurs, l'actualité, à ta Lorette. Honte à toi !

Ce soir je serai pimpante, ma chambre sera impeccable, la table dressée avec l'argenterie de Lucette, la lumière légèrement tamisée et tout le monde croira que je suis heureuse. Une jeune fille, diplômée de peu et qui reçoit si bien, l'est forcément. Je laisserai l'univers penser que je suis gaie pour ne pas l'inquiéter et surtout pour qu'il me fiche la paix avec ses questions.

Dans quelques heures le monde public va très légitimement envahir mon monde privé et il faudra se forcer à sourire, à manger, à être de bonne humeur. J'aurai soin de me pincer les joues tous les quarts d'heure pour que mon sang malade y afflue et fasse croire à une santé de fer. Je serai une comédienne interprétant magistralement son rôle.

Hier soir, je suis allée au théâtre, justement. Un spectacle sur la Grande Guerre. Les acteurs lisaient des lettres de poilus. La mise en scène était très épurée, mais efficace. Juste ce qu'il fallait en intensité. *Surtout ne pas en faire trop*, m'avait dit Marthe, mon amie actrice, qui pour ce soir-là m'avait loué une place au *paradis*.

Mais, tu me connais, j'ai eu envie de voir la représentation de plus près encore et je suis restée dans les coulisses. (J'ai aussi pensé que pour le

paradis il était trop tôt.)

Le point de vue que j'avais sur le spectacle de ma cachette était étrange : j'avais la sensation d'être sur scène avec les acteurs qui, bien mieux que des corps tristes et des voix défuntes, étaient de vrais personnages. Ceux de la vie, du grand roman qu'est la vie ! Et j'étais personnage moi aussi ! Je faisais partie de leur histoire, j'étais si proche d'eux, dans une telle proximité, que mon existence devenait la leur et *vice versa*.

La rampe, de l'endroit où je me trouvais, était une douche d'or qui enflammait les silhouettes. L'intimité (oh ! cher papa, une intimité presque amoureuse) qui liait l'existence des acteurs à la mienne a confondu l'espace de la coulisse et celui de la scène tout le temps de la représentation.

Vois un peu : le jeune poilu, héros de ce spectacle, était assis. Il lisait son courrier à voix haute : les lettres qu'il écrivait et celles qu'il recevait. La voix servait de lien entre les deux extrémités de l'écriture. Une corde sonore, tendue entre deux absences. Et puis ces absences, au gré des syllabes prononcées, devenaient présences à elles-mêmes ! Je suis bien certaine que si j'avais tendu la main, alors j'aurais pu toucher le jeune homme, pu sentir les larmes sur son visage et toute la tiédeur de son souffle. J'étais si proche... Si proche. Dans les impatiences. Il le savait. Et il lisait bien.

Les loges sentent la poudre de riz, le velours. Tout s'accomplit, tout se recompose dans les loges. Tu sais papa, les larmes des acteurs sont de vraies larmes, quand ils sortent de scène et déboulent devant les psychés pour se remaquiller. Il leur faut un moment pour qu'ils oublient leur rôle. Et ce moment est fulgurant car, très vite, ils pensent à la scène suivante qu'il faudra jouer. La loge est un purgatoire très curieux où l'on se dépouille. On doit oublier ce que l'on a été et attendre ce que l'on sera. En réinventant son visage. J'aimerais posséder ce don. Etre une autre Lorette...

J'ai assisté à cette recreation du monde, très frustrée de ne pas y participer davantage pour tout te dire. Afin de me consoler un peu et de me convaincre que j'étais autre chose qu'une potiche, je me suis dit que la création avait besoin d'un spectateur. C'est vrai, quand j'y pense ! le spectateur appelle l'action du regard, la corde des mots se tresse au faisceau de ses yeux ainsi qu'au bord de sa bouche. Quand les lèvres de mon soldat

bougeaient, les miennes suivaient le même mouvement et s'arrondissaient sur le contour des mêmes syllabes comme pour un baiser. Ah, petit papa !

Et puis le rideau est tombé. La guerre a cessé, le jeune soldat a retrouvé les siens. Il s'est marié avec l'institutrice du village. La dernière lettre disait cela. Le temps et l'espace ne formaient qu'un à nouveau. Dans la profondeur de leur banale indifférence. J'étais triste. Je me suis dit que je retournerais au spectacle chaque soir.

Or, ce soir je ne serai pas au théâtre à cause de ma petite réception. Et cela me coûte. Marthe m'a promis qu'elle passerait pour le dessert avec mon jeune soldat après la représentation. Je cours rue du Louvre poster ton courrier. Papa, vilain papa, je t'aime quand même.

Ta fille, Lorette.

OceanofPDF.com

Lettre de Louis à Léonie. S. l. n. d.

Ma chérie,

J'ai été l'autre nuit témoin d'un véritable miracle. De la tranchée allemande, soudain, à la place du vacarme des balles, s'est élevée la mélodie d'un quatuor. Le vent a cessé de souffler dans notre enfer de boue et de neige fondue pour la première fois depuis le début de l'hiver, afin que les soldats, qu'ils soient français ou allemands, puissent entendre les quatre violons pleurer dans le noir allumé.

Je ne connais pas grand-chose à la grande musique, mais un compagnon de tranchée m'a dit qu'il s'agissait de la pièce de Schubert *La Jeune Fille et la Mort*.

Certes, le titre du morceau est éloquent, mais je pense que si le soldat qui pleurerait comme un gosse à mes côtés ne m'avait rien appris, j'aurais su de quoi la musique *parlait*. Car la musique *parle*, n'est-ce pas, Léonie ? Elle est si bavarde qu'elle cloue le bec à la mitraille et rend les canons aphones. Elle glisse jusqu'à nos corps réchauffés mieux que ne le ferait une nappe de chlore. Et elle est si belle que je crois bien qu'elle pourrait tuer. Mais ce serait une mort douce, qui viendrait vous prendre la main, comme mes lettres tentent de vous prendre à chaque fois que vous les lisez.

Léonie, je n'ai jamais vu votre corps. Mais je sais qu'il est beau. Le caressez-vous en pensant à moi ? Ne m'en voulez pas : cela me fait plaisir de m'imaginer de telles choses... Je vous ai sentie tout près de moi à l'instant de la musique l'autre nuit. Il m'a alors semblé que la guerre était cette épuisante matrice d'où pouvaient sortir les plus grands moments de bonheur qu'un homme doit connaître dans sa vie.

J'ai connu ce bonheur sous les étoiles, dans l'air de mars, enveloppé dans ce châte de notes et tout à fait persuadé qu'à la seconde où la Jeune Fille me

fermait les yeux, j'étais en vous.

Louis.

OceanofPDF.com

Lorette à son cher Journal

Machine à écrire cassée. Aujourd'hui, j'ai plus de temps à te consacrer. Sois content, journal intime de la *très regrettée Lorette Ficin*. Personne venu à son enterrement.

Machine portée au réparateur rue des Martyrs. J'écris au portemine. Ça fait *cricricri* sur le papier. *Cricricri*. Faudra essayer avec une plume d'oie, un de ces jours fastes. J'aime le faste.

Fast comme dit Jack. Mais l'anglais m'agace, surtout quand il est *slow* et qu'il se fait attendre. Tournez, tournez, les vieux disques... J'attends. J'attends. Pas de Jack. Lit tout froid.

Chouette soirée hier soir. Mais Lucette, qu'est-ce qu'elle bouffe, la vieille bique ! Des kilos de confiture de griottes. Des conserves de poissons importées de Suède. Des trucs introuvables, imbouffables.

Moral bon. Aussi sûr que les taches sur les vaches qui se comptent par milliers dans les pâtis normands.

Jazz. Trompette : j'ai vu Boris Vian, le poète, dans une cave tout près d'ici. Il est pas vraiment beau, mais il a de l'ALLURE. Tout le contraire de Jack qui est sculpté comme Eros mais qui sait pas se tenir. Aucune distinction. Le charme brut des bêtes. Mais j'aime bien les bourrins.

Lorient, le 30 mars 1916

Père Martin,

Peut-être n'avez-vous aucun souvenir de moi. Je suis Louis. Louis Lecœur. Je travaillais à l'office quand j'avais huit ans comme apprenti organiste. Et puis, à votre demande, j'ai pris la direction du petit théâtre de la paroisse à treize ans. J'ai aimé la comédie grâce aux messes du dimanche, où je vous entendais sermonner avec votre bon cœur et votre bonne voix, sachant à l'évidence que les âmes polissonnes que vous redressiez vous inviteraient à midi à déjeuner au fond de leur jardin, sous un toit de vigne vierge.

J'ai perdu ma timidité malade le jour où j'ai rencontré la foule, grâce à vous, grâce au bon Dieu : le matin de ma première communion, lorsque j'ai dû parler en public à l'église pour lire un psaume. Le théâtre m'avait enseigné. Je voyais d'un même œil Dieu et les bouffons de cour inventés par Shakespeare. Je ne blasphème pas. Je sais que ce rapprochement vous fera sourire. Il aurait pu être le vôtre.

Le monde où l'on marche est une farce, n'est-ce pas ? On meurt dans la pourpre, étranglé par les impatiences broyées par les ciels qui se décrochent du faux plafond au milieu du premier acte, et on n'a presque pas vécu. Suffisamment en tout cas pour connaître l'amertume du regret. J'aurais préféré les remords. Avoir commis plein de fautes irréparables. Mais je suis un saint. Et je vais peut-être mourir en martyr au fond de ce trou. On dirait un sacrifice, exigé par des dieux à la fois sourds et aveugles. On tombe comme les héros de légende tombaient sous Tibère. Mais on reste anonyme. La folie et ses grelots, au-dessus de nos têtes, coiffant nos nuits et l'impossibilité d'y croire. De prendre toute cette bouffonnerie au sérieux !

Le désespoir est le plus grand des péchés, m'avez-vous appris. Quand je regarde la vie, la guerre, la mort, sans masque, je n'espère en rien. Je ne

crois plus. Je n'entends plus la musique. Mais il y a un moyen : avancer dans le noir avec le masque double de l'absolution et de la furieuse indifférence au meurtre. Je deviens un boucher sanguinaire, et j'ai le sentiment que Dieu place mon salut dans ce travail contre moi-même qui consiste à me délester de toute humanité. On nous oblige à achever les mourants à coups de crosse, pensez-vous ! Les pires tyrans, évoluant sur les plus monstrueux théâtres, n'ont pas eu à jouer avec le sort fou comme je suis tenu de le faire pour survivre. Je m'inscris dans les marges des désastres. Je recompose ma folie en même temps que tout mon être au monde, en choisissant de regarder Dieu bien en face, alors qu'il m'ordonne de cracher sur la glaise des visages et des corps qu'il a lui-même façonnés. Je deviens l'architecte du carnage, mandaté par le Créateur. Je suis barbare. Pour ma Patrie. Pour les cohortes célestes. Dessillés, mes yeux n'ont plus de larmes.

Louis Lecœur.

P.-S. Ma mère m'apprend dans un courrier que Mathilde, la jeune veuve de Jean, est devenue folle. Il faudrait aider maman à conduire la pauvre femme dans une maison. Ce sera difficile pour ma mère. Je veux bien me charger d'écrire à Mathilde, à l'adresse que vous aurez la gentillesse de me donner. Elle a connu une amie à moi et j'ai envie de l'accompagner un peu dans sa détresse. La folie ne m'effraie pas. Mathilde n'a plus personne. Cela doit être terrible pour un fou de n'être qu'avec lui-même. Elle doit avoir peur. Toujours. Il lui faut un endroit calme, plein de silences et de lumières.

OceanofPDF.com

Paris, le 28 mars 1951

Jane,

As-tu trouvé notre petite fête d'hier au soir à ton goût ? Tu étais jolie avec ce tailleur vert. Que penses-tu de mon acteur ? Tu sais, Paul, celui qui joue aux côtés de Marthe un poilu de la Grande Guerre. Tu crois qu'il l'aime, Marthe ? C'est ce que je me suis demandé toute la nuit. A la façon qu'il avait de jouer (quand je l'observais des coulisses) j'étais certaine que son cœur battait pour moi. Présomptueuse ? Non. *Intuitive*.

De toute façon, je pars pour Nice demain. Nous ne nous reverrons pas.

Je te donne mon adresse au sanatorium de Nice (*illisible*). Ne m'oublie pas et écris-moi souvent.

Ta Lorette.

Belleville, le 1^{er} avril 1916

Ma chère Mathilde,

Vous reposez-vous enfin ? Je sais (par maman qui vous a conduite à l'hospice) que vous avez repris des couleurs. Les jardins doivent être vert tendre.

J'envie votre temps, le gage de vos journées : car vous gagnez à chaque fois, Mathilde. Je sais que vous triomphez, parce que vous êtes forte. Vous l'avez toujours été. En attendant Jean, vous sidériez le monde de votre fenêtre, derrière sa passementerie. Vos deux jambes campaient fermement sur la tomette de la cuisine et chacune de ces journées contenait une vie :

- une naissance ;
- une grande joie ;
- une peur extraordinaire ;
- des éclats de rire aux larmes ;
- une mort ;
- une renaissance ;
- un enfant ;
- un lit plein d'amour ;
- un rosier.

(Voici la liste des choses qui me manquent.)

Je dois vous faire un aveu, Mathilde : j'ai peur. Tellement peur. Alors pour éloigner l'effroi qui me colle à la peau comme ce parka puant, je peuple mes heures de souvenirs. Je tiens dans ma mémoire écorchée tout ce qui a fait ma journée d'homme. (Je n'ai vécu qu'un jour.) Mais je suis fier d'avoir eu le temps de construire tous ces châteaux avec le sable des carrières. Celles où les enfants se cachent à la barbe des marbriers, parce que ces lieux où l'on extrait les pierres sont mortels. Je vacille sur l'arête

des grands blocs qui font penser à des stèles. Mon empire est celui des morts. Sans frontière apparente. Je retiens les minutes dans les poches décousues de mon uniforme. Les poings féroce­ment serrés au fond de mes pantalons. Je suis le marcheur du matin.

Quand vous vous promènerez au soleil, gardez bien serrés vos petits poings d'obstination au fond de votre tablier. Ne cédez pas à la peur, vous êtes beaucoup plus forte qu'elle et nous sommes deux à la toiser. Retenez votre sourire pour ma prochaine permission, quand je viendrai vous embrasser.

Louis.

OceanofPDF.com

Lettre non envoyée de Louis à Marie. S. d.

Une lettre comme celle-là, je ne peux l'écrire qu'à toi, Marie. Pari sans foi. Rien. Cent fois rien de rien.

Ils n'ont pas pensé à mettre leurs masques, parce qu'on n'a pas senti le gaz arriver (*effacé*) c'est après qu'on s'est rendu compte du travail qu'avait fait l'invisible sur la peau, le blanc des yeux, la langue, la gorge. Les copains hurlaient à l'infirmerie. Voyaient plus, sentaient plus (plus de nez) que la douleur, sans peau autour. Chairs à vif. Chairs brûlées. Mais aussi à l'intérieur (*illisible*) Ecorché. C'est le cauchemar (*effacé*) invisible, les nappes de chlore.

Pas de poste demain. Pas de toi en bout de ligne (*illisible*) en point de mire, terre, homme, saccage. Un soldat malien à côté de moi (*effacé*) bouche pleine de terre. Il a faim, tu crois ? Tu ne croiras rien. Tu t'en fous. Petite chienne blanche, qui montre son ventre lisse pour recevoir des caresses. Le ventre piqué de tétons roses. Ventre de petite chienne qui n'a pas peur des coups de galoche. Dans le bide, les coups. J'ai soif. J'ai la fièvre. Je n'ai jamais vraiment bu à toi. A ton ventre. Tu ne m'as jamais apaisé, Marie. C'est ça les animaux, les salopes (*effacé*) je claque des dents.

C'est l'odeur ici qui pénètre.

Poudre ? Chair ? Terre ?

D'après toi, petite chienne, qui lapes ton lait bien au chaud comme les chats en dehors du carnage ?

Terre ? Chair ? Poudre ?

TERRE, si tu veux mon avis.

Parce qu'on y retourne.

Toi. Retourne-toi et fais-moi disparaître, je t'en supplie, Sainte Vierge !

Louis.

OceanofPDF.com

Nice, le 1^{er} avril 1951

Papa,

Le curé de Nice a une sale gueule. Comment expliques-tu cela ? Avec tout ce soleil et ces fleurs, son bec-de-lièvre n'a aucune excuse : l'homme devrait être beau.

Je crache le sang sous le soleil. Les inhalations ne font pas leur effet pour le moment. Au sanatorium, je me suis fait deux amies : Philippine et Constance. Elles sont encore plus malades que moi. Pour Constance, il est permis d'espérer. Pour l'autre...

Les médecins sont charmants, ils grondent les infirmières, pour qu'au petit-déjeuner elles augmentent nos doses de miel. Je sais très bien que tout cela est de la mise en scène, afin de rendre le théâtre de notre agonie plus sympathique. (Oter le pathos. C'est le pathos qui est insupportable.) Je ne peux pas m'empêcher d'être de bonne humeur malgré tout.

Je me doute que je te fais de la peine, papa. Mais je n'ai plus le temps de te mentir. Je regrette seulement que tu ne sois pas à mes côtés pour la regarder dans les yeux, cette vérité. Tu te débines. Mais je ne t'en veux pas trop. Tu as toujours été le grand absent de ma vie. Mon grand amour aussi. Laisse-moi t'idéaliser encore un peu. Et surtout ne sois pas là pour me fermer les yeux : j'aurai peur d'emporter avec moi ton mauvais visage. Et puis j'aurai déjà dans la rétine la sale gueule du curé. Un bec-de-lièvre au paradis, cela suffit !

Mes amies et moi, nous faisons un tour à la plage tout à l'heure pour pêcher des poissons d'avril. Je t'écris vite, et je t'embrasse, vilain papa.

Lorette.

Belleville, le 13 avril 1916

Ferdinand,

Dis à ma mère de m'envoyer des mouchoirs parfumés à l'eau de Cologne pour que je me les mette sur la figure et que je respire. Les Allemands nous martyrisent au gaz moutarde. Des nappes vertes qui glissent jusqu'à nous. La première ligne qui crache ses poumons, ses yeux, toute sa gueule. Le salaud qui a inventé cette merde devrait être pendu !

Ceux qui ne sont pas morts dans la journée sont allés en ville la nuit dernière. J'étais de la partie. J'avais envie de rien. Pas de place pour le vin. Pas de place pour les filles. Je pensais à Léonie. D'ailleurs, je pense à elle tout le temps. Je pense à cette petite femme qui m'écrit et je ne peux pas m'empêcher de me figurer qu'elle offre tous ces mots à un mort. Ça me flanque la frousse, mais je dois reconnaître que jamais prières m'ayant été adressées ne sonnèrent aussi justes. Je dois être mort un peu. C'est Léonie qui a raison. On ne se verra sans doute jamais. C'est comme si elle était très loin de moi. Flottante dans une espèce d'horizon vague. Au large de toutes les sphères répertoriées sur les cartes. Sur le point de fuite d'une gouache décrochée, oubliée dans la cave d'un musée de province. Mais ce que je sais, c'est que j'aime pour la première fois de ma vie. Et cet amour-là, c'est pas une blague ! Il se pourrait bien que je n'en réchappe rien que pour lui.

En rêve, je vois Léonie. Elle est dans une petite bourgade où il fait très beau. La mer tremble. A la couleur de son bleu, je sais que c'est une mer du Sud. La Méditerranée sans doute. Léonie fait son marché dans une robe jaune paille, achète des fleurs, brosse ses cheveux et écrit mes lettres. Elle les parfume avec quelques grains de sa poudre à joues.

Quand elle brode des mots pour moi (le presque mort), elle se retient de ne pas pleurer. Elle est très courageuse. La vie lui a offert un second époux.

Et le prodige ne tient qu'au papier. Il se pourrait qu'un jour le fourgon de la poste soit détourné, détruit. Mes lettres du front ne lui parviendraient plus. Et alors elle serait veuve une seconde fois.

J'ai un rôle à jouer de première importance dans la vie de Léonie. Alors je tiens bon. Ferdinand, je te donne son adresse, tente d'aller la voir : Léonie Meunier, 7, rue Saint-Jacques à Paris. Demande-lui où elle passe ses vacances l'été. Je voudrais savoir si mes rêves sont justes, car une nuit j'étais avec elle et notre fille à la plage sous le soleil : la guerre était finie. La vie pouvait commencer.

Louis, qui compte sur toi.

OceanofPDF.com

Nice, le 25 avril 1951

Jane,

Ici les journées passent et sont de plus en plus tristes. Ce matin Philippine est morte. Je l'ai veillée toute la nuit dernière. La vie qui quitte un corps est quelque chose de monstrueux. En fait, la vie est très puissante et elle cherche à s'imposer jusqu'au dernier souffle. Philippine, dans son lit rose, était en même temps très petite et très grande. C'était curieux. La mort qui approche (à pas menus mais fermes) confère au corps un caractère tout petit, vulnérable. L'ossature en plumes d'un moineau. Mais la volonté de vivre le transforme et offre au regard un spectacle gigantesque. Dans ces derniers instants, le corps acquiert une force presque surnaturelle. Un souffle titanesque l'anime. Une présence effrayante l'investit soudain. Quand Philippine me prenait la main, j'ai cru à plusieurs reprises qu'elle allait me la broyer. Ses yeux aussi étaient plus grands que ceux des chats qui, la nuit, marchent dans sa chambre. Ma pauvre Philippine avait convié tous les matous de la ville chez elle. *Mes apprentis sorcières*, disait-elle.

Allongée dans ce lit, en cette ultime parade, elle a tout vécu, elle a tout revu, et les instants qu'il nous était donné d'échanger résumaient toute notre vie. Elle mourait. Or, j'étais assise si près d'elle que je participais aussi un peu à sa vie qui restait. Philippine comptait sur mon front penché sur elle, sur ma main dans la sienne, sur mes mots forcément idiots en cette heure, parce qu'ils la retenaient encore un peu. Ils donnaient de l'importance à ce corps tout petit.

A la fin de la nuit, après quelques heures de repos, après avoir cru aux promesses de son visage poupin redevenu rose, le corps s'est à nouveau tordu. Il créait sous les draps d'invraisemblables torsades. Le visage bistre n'était que creux et la bouche toujours ouverte, profonde, au point de

pouvoir engloutir le monde. J'avais peur de me pencher. Toute cette force pouvait m'agripper, m'aspirer puis m'emporter avec elle. En cet instant, je savais que je n'étais plus avec Philippine. Elle venait de m'échapper à jamais. Je ne pouvais plus la retenir. Elle était parvenue à m'écouter, à rester en vie quelques heures pour moi, pour les autres. Et elle venait de lâcher prise, de se laisser glisser. Cette violence du corps qui se tordait me disait qu'il n'était plus question que je décide à sa place. Et, dans la dernière seconde, elle m'a fixée avec ses immenses yeux gris pour me remercier, pour me dire qu'elle en savait déjà bien plus que moi et que ce n'était pas si effrayant. *Tout cela.*

J'espère, en mon heure, avoir les mêmes yeux qu'elle. Philippine est morte à 5 h 30 du matin. Et elle était redevenue grande.

Je suis sombre, Jane, mais j'ai peur de savoir un jour très prochain ce que Philippine a su avant moi.

N'oublie pas de m'écrire.

Lorette.

*Lettre non envoyée de Louis Lecœur
à Mathilde Rivière. S. d.*

Mathilde,

Je rêve de vous et j'ai honte de ma folie.

Mathilde, j'envie votre nuit car c'est une nuit peuplée. La mienne est vide.

Vous savez dessiner sans effroi dans vos lettres le mouvement serpentin de vos songes : j'aimerais marcher sur un aspic et que tout soit enfin fini.

La vie me condamne. Et je vis. Sans douleur au talon. Sans repos. Sans voir les enfers, chère Eurydice, aimée des ombres.

Je suis fatigué. J'aime bien cette rose, piquée sur votre tempe qui bat. Qui bat. Qui bat.

Je n'entends plus mon propre souffle.

Mathilde, j'envie votre nuit.

Louis.

Nice, le 3 mai 1951

Papa,

Ta venue au sanatorium m'a fait un bien fou et, ce matin en me levant, j'ai bien cru que j'étais guérie. Cette oppression constante à l'endroit de la poitrine m'avait quittée. Alors je me suis habillée très vite et je suis descendue dans les rues à la barbe du personnel.

Nice dormait encore. J'ai choisi les hauteurs, en empruntant un petit chemin de cailloux. Je savais qu'il était un creuset qu'avait permis la terre pour conduire au cimetière. Mais ma promenade n'avait rien de triste. Bien au contraire. Je marchais, vivante, sur un chemin jaune et j'avais envie de rire parce que la veille tu étais venu m'embrasser et qu'en partant tu m'avais promis de revenir me voir pour mon anniversaire.

J'ai couru très vite jusqu'au parterre de tombes grises, persuadée que j'avais rendez-vous avec un fantôme. Peut-être celui de Philippine, car tu sais qu'elle est morte la semaine dernière. (Le fantôme de mon amie est forcément bienveillant.) Mais je pourrais aussi croiser quelqu'un d'autre en chemin. Dans l'ombre d'un cyprès, à la pointe du jour, au bord des sanglots. La mer est en bas. Dans le creux qu'abandonne l'horizon aux stigmates encore roux de la lune. Elle est en retard ce matin. Elle paresse. Elle va bien à ma chanson. *Si, fa, sol*. Le chemin crève la lune, en rond là-haut, et les syllabes qui vont dans le même sens. Les sabots des petites chèvres ont permis aux empreintes profondes de raconter leurs histoires au sentier et aux êtres de passage comme moi.

Je déchiffre la vie plus vite que la normale et mes lettres volent tels de grands oiseaux blancs. Vers toi, papa. Tout me quitte doucement. Hormis la certitude que tu m'aimes. Bien que tu ne me l'aies jamais dit. Je voudrais lire tes mots où il est question de cela : de ton amour pour moi. Mais ces

mots sont trop difficiles à prononcer. Je ne t'en veux pas. J'en veux surtout à mon impatience, semblable à la légère angoisse qui ce matin me faisait presser le pas. Car j'avais peur de rencontrer trop vite le soleil, le grand soleil brûlant de midi, celui qui aurait fait fuir les fantômes et qui aurait empêché notre conversation. Avec elle. Avec lui. Avec toi ?

Qui m'attend là-haut au petit cimetière ? Moi-même ? Un mort qui m'a beaucoup aimée ? Un être pas encore né et qui m'aimera follement ?

Si tu étais là, papa, je ne courrais pas après les courants d'air. Je n'ai pas faim. Je n'ai envie que du bruit des cailloux sous mes sandales. C'est fatigant d'être ainsi. Pour moi et pour mon entourage. Je le sais. Mais les petites chèvres ne sont pas passées ici cette nuit par hasard. Elles espéraient avec le leurre des fins sabots me faire croire à l'existence des faunes. Or je n'avais pas de bouquet à leur offrir ! J'étais venue au cimetière sans fleurs et c'était une faute. Si j'étais descendue au village en acheter, une fois de retour, le soleil risquait d'être là et les gentils fantômes évaporés. Je devais faire un bouquet. Je le composais d'herbes sèches et de plantes grasses volées aux rocailles. Les herbes même calcinées sentent bon. La nature aussi possède son crématorium. Et il n'y a que le parfum qui compte pour un être aérien, n'est-ce pas ? Je t'envoie mon parfum, papa.

Lorette.

Charleroi, le 5 mai 1916

Marcel, mon frère,

Je fais fondre dans une petite casserole placée sur une bougie le chocolat que maman m'a envoyé. C'est mon anniversaire. Les bougies ne décorent pas les gâteaux ici mais fondent les friandises. Je verserai de cette soupe sucrée dans la gamelle de tous les copains tout à l'heure et on fêtera mes vingt ans en se léchant les lèvres. Pas de baisers. Mais du chocolat ! C'est déjà ça.

On surveille le ciel. Il a tellement plu qu'il doit être vide. Cette nuit, il devrait faire sec. La bougie qui sert de réchaud restera donc allumée. Sais-tu, frérot, ce que les copains m'ont offert ? Un beau fauteuil Louis XVI, chipé dans une bâtisse que les Boches ont démolie au 305 de marine. C'était un peu comme s'il m'attendait au milieu de toute cette ruine. C'est assis sur lui que je vous écris à tous d'ailleurs. Toutes vos lettres ont été rédigées dans une sorte de confort optimal, tout juste toléré par la déontologie des tranchées, et que le conseil de guerre sanctionnerait par le poteau !

Un peu souverain et nageant en plein scandale chocolaté, ton frère qui t'aime.

Louis.

Nice, le 11 mai 1951

Lucette,

Comment se porte mon cher Paris ? La grande ville grise me manque tout autant que vous. Oh ! ma ville ! Oh ! l'orgueilleuse petite-bourgeoise en grand deuil paradant sur le pavé ! Dans ses robes gaufrées, je crois qu'elle se moque bien des inscriptions sur les stèles. J'ai la nostalgie de son impertinence macabre. Ici trop de vie ! Le parfum des fleurs me fait violence, le ciel trop bleu m'agresse, le soleil trop rouge cloque ma peau. Mais ils me soignent, paraît-il. Ils sont mes alliés. Je leur pardonne donc, même si leur vulgaire pharmacopée m'éloigne de vous.

Hier, à ne rien faire au bord des vagues, j'ai réalisé que le but imaginaire que m'assignaient vos lettres me manquait. J'ai aimé écrire l'amour à votre place pour votre amant de Chine. J'ai aimé glisser dans la soie de vos robes, voler vos parfums et votre poudre, chausser vos escarpins pointus. Le temps des lettres, j'étais autre, en bonne santé, capable de mille choses, désirable et amoureuse.

Avez-vous dit à votre bel amant qu'il y avait un peu de moi dans vos lettres bigarrées ? Non, très certainement. Oh ! je ne vous en veux pas, Lucette. J'ai toujours été transparente à tout le monde. Une sorte de fantôme qui passe sans qu'on le voie, mais dont on sent le passage quand on marche par hasard dans le sillage de frissons qu'a saupoudré sa nuque. Je cherche un amant qui veuille marcher dans mes cheveux dénoués et leur fil de vent. Je n'ai aucune odeur. Je n'ai pas d'âge. Hier, même le son de ma machine à écrire ne me reconnaissait pas. Est-ce une révérence que vous fait la mort en convoquant tous ces signes de vacance ? La voix de mes amies phtisiques est blanche. La raison première de cette musique mate à mourir n'est pas la maladie : le monde qui m'entoure et ses petites voix

souffrantes ne me parlent pas. Mon attention est tendue vers le bleu des cryptes, sous lesquelles nos barques de convalescentes glissent.

Les médecins nous ont imposé une promenade en mer hier, car le temps était calme. Nous avons suivi la côte jusqu'au pays varois. Et les trous d'ombre, les creux de l'eau, les grottes me parlaient davantage que le grand Midi. Je ne suis déjà plus de ce monde, tout en étant plus vivante que jamais. Ma missive n'est pas une découverte macabre, Lucette. (Comme je vous vois trembler !) Je vis dans l'ombre des pierres rongées par le sel. Elles aiguissent ma conscience à autre chose. J'avance péniblement dans des couloirs de boue. Je bois une mauvaise soupe. Je fredonne une chanson triste. Mes pieds sont bleus. Mon dos est cassé. Mais j'écris. De longues heures. Tout le jour. Toute la nuit. J'écris au vent...

Votre Lorette, folle d'amour de rien du tout.

OceanofPDF.com

Ermenonville, le 11 mai 1916

Maman,

Il a neigé toute la nuit et tout le jour. C'est très rare en cette saison paraît-il. Mais il ne fait pas froid. Le décor est propre. Comme vierge. Les fleurs ont disparu à nouveau sous la terre. On n'entend pas un bruit. La mitrailleuse s'est tue. Foin du shrapnell. On se repose. Je suis vautré dans un vieux fauteuil. Je me repose. Je t'écis à la faveur d'une luxueuse lampe à pétrole qui a la gentillesse de me réchauffer en même temps qu'elle m'éclaire. Tu vois, le monde a cessé de m'indisposer depuis quelques heures. Je pense que la guerre sera bientôt un ancien cauchemar qui nous réveillera deux fois la nuit en sursaut, mais qu'on s'efforcera d'oublier vite pour se rendormir dans le moelleux des songes.

Demain matin, on entame une longue marche pour Lille. Je redoute la rudesse des routes car mes bottes sont trouées. Je ferai donc ce que tu m'as conseillé : *penser à Marie si j'ai mal aux pieds*. La colère sera telle que j'en oublierai la douleur dans mes talons. Ma chère maman, il n'y a que toi pour avoir les mots.

Permets-moi cependant ce petit reproche : je suis resté trois jours sans recevoir de lettres de vous. Ça a été dur. Plus difficile encore que de ne pas manger ou d'avoir froid. Si l'on pouvait m'adresser jusqu'à deux courriers par jour, ce serait inouï.

Il va falloir abandonner mon cher pupitre à Ermenonville, car il est intransportable. J'ai beaucoup de peine, la trouille même (tu sais comme je suis superstitieux). Les gars m'ont juré de m'en dégoter un autre au QG d'un général allemand. Ils sont chic.

Petite maman, je fais bien attention à moi et je t'embrasse en te serrant très fort dans mes bras.

Ton garçon, Louis.

OceanofPDF.com

Nice, le 15 mai 1951

Papa,

Il fait trop chaud pour aller se promener au bord de l'eau ou garder la chambre. Alors je me promène entre midi et 4 heures dans les vieilles rues de Nice. Je me suis entichée d'une passion toute récente pour la brocante. Je voudrais acheter chacune des vieilleries que je croise dans les vitrines. De vieux coucous suisses sans aiguilles, des cartons de chromos poudreux pour lire des mots d'amour qui ne me sont pas destinés, un beau fauteuil bleu perruche qui me tendait les bras. J'aurais été bien, assise dedans, à t'écrire. Les chaises du sanatorium sont très inconfortables.

Bon ! J'arrête de *geindre* comme tu dis. Mais si tu savais comme je m'ennuie ici. Les couleurs me font si mal aux yeux que c'est à peine soutenable. Hier on est allées boire de la limonade, mes amies et moi. Séraphine et Constance ont fait un scandale, car il n'y avait pas assez de bulles dans leur boisson. Elles en ont déduit que les bouteilles étaient ouvertes depuis une semaine, que c'était une honte et qu'elles feraient fermer la boutique. Le cafetier nous a fichues à la porte et on a bien ri pour une histoire de bulles manquantes. Tu vois qu'il nous en faut peu. Mais malgré cela, en plus de la tuberculose, j'ai le sentiment (que je ne m'explique toujours pas) de traîner avec moi une évidence, lourde comme une valise. L'église sonne l'heure de la messe. Une histoire d'ascension qui me fait pouffer.

L'ennui, avec Nice, ce sont ses cloches.

Lorette.

En chemin...

Ma petite Clémence, petite sœur,

Sur le chemin qui mène à Lille, j'ai croisé un tas de magasins de jouets. La toupie rouge qui accompagne ta lettre a été achetée à Charleroi. Tu diras à Marcel de te montrer sur une carte où se trouve cette jolie ville. Dans ma poche, j'ai fourré une mignonne toupie bleue, la même que la tienne, mais bleue. Un beau bleu nuit. Je joue souvent avec en pensant à toi et j'attends de te revoir bientôt à la maison pour t'offrir cette toupie bleue qui voudrait bien jouer avec sa petite sœur. Afin que la toupie tourne le plus longtemps possible, il faut trouver une surface plane comme le dos de la main, puis lancer le jouet en y croyant très fort (on peut en profiter pour faire un vœu). Si on lance bien la toupie, elle virevolte sur elle-même pendant plusieurs minutes, et les jolis dessins peints sur son corps s'effacent. La dentelle, dessinée par la main du magicien qui l'a conçue, se confond alors avec le paysage. La toupie tourne, tourne, et elle disparaît ! A la manière d'une toupie, je cours le plus vite possible, pour être invisible et pour ne pas mourir. Ainsi, Clémence chérie, il ne peut rien m'arriver.

Et maintenant que je te charge, ma chérie, d'une mission de la plus haute importance. Précipite-toi dans la cuisine (où maman doit se trouver à faire cuire le repas de ce soir), trotte au grenier (où Marcel piège des souris grises) et annonce-leur que j'ai ma permission pour Pâques ! Je serai avec vous pour croquer les œufs en chocolat cachés dans la cour. Et il y aura les cloches, bien sûr, avec leur doux carillon.

Comme je t'embrasse, Clémence chérie, comme je t'embrasse !

Louis, ton grand frère qui t'aime.

Verdun, le 20 mai 1916

Monsieur Cendre,

J'ai un ami. Il s'appelle Jean. Comme je vous l'ai déjà dit, il ne sait pas écrire. En fait, il écrit si mal que cela revient au même. Alors je rédige son courrier à sa place. C'est curieux et presque douloureux de prendre ainsi la place d'un autre. Pour un autre. Dans les deux cas, on est face à des inconnus. Etant déjà très étranger à soi-même, l'exercice est violent, presque mortel. Mais je m'y adonne régulièrement.

Jean graphie : *sela fé lontan ke la plui ple sur moi et den mon keur, petite maman.*

Cette langue magique ne m'a cependant jamais arraché un sourire. Parfois, j'ai presque honte de la corriger. Elle me semble parfaite, originelle. C'est moi l'illettré. La langue de Jean dit tout, *l'eau du ciel, la détresse, la mère*, même si elle n'est pas orthodoxe. Et l'orthodoxie, quand on ne sait pas si l'on va vivre, n'a pas beaucoup de réalité, hormis celle du poteau d'exécution ou celle des lignes de barbelés qui écorchent l'horizon.

Quand j'écris pour Jean, l'effort est considérable. Ma conscience est tendue vers un monde que j'envisage sans y avoir jamais pénétré. Le *temps* existe mais pas l'*espace*. Pourtant c'est l'espace qui vous aide à écrire. Plus que le temps. Mais on le saisit plus difficilement. Le temps c'est de l'écriture pure, évidente. De la durée nécessaire, linéaire, rassurante. Or, ce qui rend le sens et sa poésie palpables, c'est l'espace, l'expérience. *L'expérience des mots*. Il faut avoir beaucoup marché pour écrire et le drame est que je n'ai pas assez marché dans les contrées de Jean. Son monde m'apparaît cotonneux : une impression molle. Mate. Sans musique. Sans souffle. Je m'adresse à une mère qui n'est pas la mienne. A une mère qui pleure et dont les larmes sont pour moi sans buée. Aussi, pour trouver

l'eau, je plonge en moi, afin de découvrir le visage ruisselant de ma propre mère. Mais parfois, il est trop loin des traits qui pourraient être ceux de la mère de Jean. Quand la superposition de deux espaces, de deux expériences s'avère impossible, l'expérience est douleur. Alors je prends la décision de plaquer mes mots sur le profil de Jean. violemment. Je lui offre mon cœur et Jean sourit. Jean tient dans ses mains une belle lettre pour sa mère. Et moi, j'ai vu de la lumière sur le front de Jean, même si j'ai menti.

Louis Lecœur.

OceanofPDF.com

Lettre non envoyée.
Nice, le 20 mai 1951

Jack,

J'ai été brutale dans ma dernière lettre. Je suis comme ma mère Léonie. Amoureuse de l'impossible, ce qui me rend parfois cruelle. Je me sens si seule que je voudrais deux pères, deux amants, deux vies, afin de me garantir du vide que je provoque en dépit de mes peurs. C'est pour cela que je ne crois qu'aux caresses de mes propres mots. Seuls mes mots ont le pouvoir de me rassurer : ils me comblent, me pénètrent, alors que les bras des hommes me font l'effet d'une nasse où je me noie.

Tu es historien ! Tu ne comprendras rien à toutes ces choses... Mais j'ai de l'affection pour toi et je tenais à te présenter mes excuses. Tout ce que l'on écrit *signifie*. Alors, lis-moi comme si tout était évidence. Et sache qu'en t'écrivant, je te fais don de ma plus grande richesse.

En fait, qui sait le pouvoir des mots que l'on offre ? Parfois il faut leur courir après comme si leur corps de musique était celui d'un amoureux plein d'indifférence. Au risque de perdre le souffle et d'y laisser la vie, parier sur une course qui sera frénétique. Ne pas s'arrêter à la première secousse, mais pourchasser la seconde (c'est elle qui est fatale : c'est elle qui contient tout) et ralentir après les stupeurs des soubresauts auxquels le cœur n'aura pas pu s'habituer. Car au trop grand amour des hommes, au trop grand amour des mots, le cœur ne s'habitue jamais. Il ne le faudrait pas d'ailleurs ; sans le soubresaut, le *tremendum* de l'âme, pas d'étonnement.

Il m'est souvent arrivé d'être livrée à une grande perplexité, constatant le lieu curieux de la conscience où la folle course m'avait conduite. Je découvrais une chambre sans sons, aux angles arrondis, aux murs calfeutrés. Toute la folie et ses cauchemars, contenus dans la belle couleur

crème de cette cellule douloureuse. Derrière la vitre de l'asile passent les yeux des psychiatres. Ils épient mes rêves, ils guettent mes courses, mais ils peuvent bien attendre ! Ils ne sauront rien de mes désertions avec ma machine à écrire en bandoulière qui me scie les omoplates et me garrotte les bras. Un jour, ils étaient tout gris. Exsangues. Mes ongles étaient bleus, si bien que lorsque j'ai commencé à écrire, je ne sentais rien. J'étais assise dans ma tête, recherchant les images. Seule l'intuition comptait. Pas le mouvement qui la précède ou la termine. Seule l'intuition et son foyer d'incandescence.

Tu sais maintenant, Jack, que je risque ma vie à chaque lettre que je t'écris. (Je la risque à ma manière et pour ceux qui s'obstinent à ne pas vouloir comprendre cette façon-là de mourir peut paraître risible.) Je t'aimerais à nouveau si tu te mettais en danger en m'aimant et si tu accédais dans l'étreinte à l'intensité de nos mots. Le peux-tu ?

Lorette.

OceanofPDF.com

Lettre non envoyée, de Louis. S. d.

Usure. Les nerfs. Les nerfs. Tripes à l'air. Gueules cassées. Le moral quand même. Faudra faire attention à ce que j'envoie. ANASTASIE (*effacé*) vieille borgne édentée qui scrute, planquée en troisième ligne. Première ligne, pour moi, cette nuit ! Première classe pour la mort ! Siffle le train, siffle et hue bourrique ! On chantait dans le trou des Français et de l'autre côté les Boches nous donnaient la réplique. Un chant amœbée. Une cathédrale sans cierges. Pas compté une seule étoile dans le ciel au petit matin. La nuit s'est tirée trop vite. Mauvais signe.

Des scouts sont venus nous porter des cartes et des timbres. Ils avaient tous l'air très cons, ces scouts, à vouloir faire la guerre. Ficherais bien mon billet à l'un des gamins pour qu'il crève à ma place. Mais ils sont repartis après avoir distribué leurs cartes postales avec les petites femmes dessus. C'était comme pour se délester d'une espèce de mauvaise conscience, sans qu'on sache bien si c'était ne pas baiser ou ne pas crever qui les minait.

Sur les chromos, jolies cuisses (*illisible*) culs ronds, yeux noirs, parfaits.

Crocus visibles sous la neige. Ça fleurit encore sur terre mais pas au ciel. Avec toutes les saloperies qu'il y a dans le sol, rien ne poussera ici pendant un siècle. C'est Cendre qui me l'a dit (*effacé*) Cendre en cendres puisqu'il est mort et que j'écris une lettre à un mort. Les morts s'écrivent ici. Quant à moi, j'aurai pas mes livres, ceux que j'ai demandés à Cendre, et je vais crever sans tes lettres.

Louis.

Nice, le 25 mai 1951

Cher Jack,

Cela fait longtemps que tu n'as pas reçu de mes nouvelles. Je t'ai écrit une lettre que je ne t'ai jamais envoyée. Je crois que tu ne l'aurais pas comprise.

Je boudais à Paris l'hiver dernier, quand je t'ai appris qu'entre nous deux c'était fini. Et puis il y a eu la santé, cette fichue santé qui n'a cessé de se détériorer : je crachais le sang, j'avais une mine à faire peur, un séjour au sanatorium de Nice s'est imposé. C'est mon cher père qui a signé le formulaire, de son bureau de rédacteur en chef, sans me demander mon avis. Le jour de mon départ, il n'était pas là pour m'accompagner sur le quai de la gare, mais il m'a fait livrer des roses. Elles sont arrivées après que je suis partie et à cette heure elles doivent s'ennuyer dans le bac en faïence de l'évier rempli d'eau déjà croupie. Lucette avait tenu à porter les fleurs dans ma chambre. Je lui ai dit d'en profiter, avec ma mauvaise voix. Elle m'a répondu que c'était l'intention qui comptait. Je n'ai rien ajouté, car pour moi l'intention de mon père était claire : que l'on se croise par bouquets interposés sur un trottoir et très loin des épines.

Papa n'accepte pas que je sois malade. Maman est morte à trente-trois ans. Lui, a toujours crevé de santé. Tout lui réussit. Il est riche. Ses ouvriers à l'imprimerie ont peur de lui. Une force de la nature, papa ! Au moral comme au physique ! Or, dans ma maladie, il devine son seul échec. Il fallait que je m'empare des citadelles au pied desquelles il n'avait fait que stationner sans avoir le courage de les prendre d'assaut. Plus d'une fois ses deux pieds sont restés embourbés dans la vase verte des douves. Aussi étais-je celle qui planterait pour lui, très haut dans le ciel et son vent, le pavillon des châteaux de sable enfin soumis. Mais une fille phtisique, ça ne court même pas sur les plages d'un pied ferme. Ça trébuche et ça fuit le soleil.

Pauvre papa... Alors il préfère se raconter des histoires. Pour lui, c'est très simple : je me rends en colonie de vacances. A la place des roses, il aurait pu m'envoyer un nécessaire de badminton et une paire de tennis, c'eût été la même chose, la même extravagance triste ! Il m'enterre sans le savoir. Il m'envoie des roses comme il fleurit la tombe de maman à chaque Toussaint. Il a peur, tout comme toi, Jack.

Quand je t'écrivais en Angleterre et que je te demandais jusqu'où tu étais prêt à me suivre, tu me répondais *jusqu'aux portes*. La formule était belle. Audacieuse. Moi, j'ai immédiatement pensé à Dante, parce que Dante la pousse, la porte, même si Dieu y a écrit d'y *laisser sur le seuil toute espérance*. J'étais prête à passer les seuils avec toi, complètement désespérée. La poésie pure, de l'autre côté, tu comprends ? Parce que sans l'espérance on est le plus grand des criminels dans le mal et ça n'est qu'à ce prix qu'on peut trouver du nouveau. Au-delà des portes, on aurait été meurtriers, incendiaires ensemble. Alors que dans la vie, avec l'espoir des lettres et des heures, il reste malgré tout cette mer entre nous et toute cette distance de larmes perclues d'attentes interminables. Tu as préféré ton confort, tes allers-retours outre-Manche, ton jazz, ta maîtresse anglaise, ta maîtresse française, ton plaisir simple de gars repu qui se contente de tirer la bobinette, de lustrer le cuivre des poignées, de reluquer les serrures.

C'est au vacarme d'une porte s'ouvrant sur un gouffre que je rêvais pour nous ! Aux montagnes de fleurs rouges qu'on y aurait vues pousser au fond (car le gouffre n'empêche pas la hauteur et la géographie de mon cœur n'est pas celle des cartes). Il y aurait eu une douce musique, un peu aigre aussi, coulant de la viole des êtres ailés sans auréole, attentifs à notre cas, et l'habillant d'harmonie, alors que le monde et ses normes nous ont toujours laissés nus dans la pluie. Derrière la porte, on aurait eu chaud pour la première fois, parce que le scandale réchauffe et qu'il tisse les linéaments de l'âme et du cœur d'un point plus serré encore que ne le fait la félicité.

Je t'ai donc fait peur, Jack ? On n'aurait rien perdu, tu sais, on aurait tout gagné. Parce que cette folie n'aurait concerné que nous deux. Elle n'aurait entraîné personne d'autre avec elle. Cela aurait été notre Grand Œuvre. Celui-là même qui pouvait me sauver la vie. Mais tu es resté au seuil et j'ai sauté sans toi.

Je pense qu'il y a des hommes amoureux dans les champs de fleurs rouges qui couvrent les flancs des montagnes. C'est pour l'un d'entre eux que je t'ai dit *A Dieu*.

Lorette.

OceanofPDF.com

Verdun, le 25 mai 1916

Marie,

Les pluies d'acier s'abattent sur nous à une fréquence qui rendrait jaloux le plus renfrogné des orages d'été. Les tranchées sont d'énormes plaies qui font saigner la terre.

La mort n'a pas de prise sur la grâce du papier. La mort ne glisse pas sur les lettres où je décide d'écrire les mots *amours, espoir, folie*. Il n'y a que la lettre qui ne puisse pas mourir. Le boyau où je me cache est jonché de douilles. La nuit, elles me servent de couche. Je rêve que j'y meurs, doucement transpercé, aux côtés d'une femme. On meurt tous les deux, noyés sous une débauche de douilles et de clous. On meurt sous la terre, avec le sifflet de l'acier sur nos têtes. La mort au-dessus, la mort au-dessous. Cette femme et moi, recroquevillés dans le manteau du monde, où tout est chaud, où tout est calme. La salve des maudits, le creux d'une fosse commune, où l'on a versé de la chaux. Où un fou aura jeté des fleurs. Peut-être ? Où l'on n'a plus de nom. Où l'on n'est jamais né. Mais où l'on est ensemble. Dans cette boule de feu. Dans ce ventre rouge où l'on est revenus pour mourir. Pour naître ?

Louis.

Nice, le 1^{er} juin 1951

Jack,

On s'est aimés. Je t'ai quitté. J'ai préféré te mettre à distance, car j'ai toujours eu la certitude que tu détenais une part de mon destin. Cela me faisait peur. Et je t'écris dans le but de t'avouer cette folie. Car c'en est une, tu en conviendras. Cependant, j'accorde beaucoup d'importance à la mémoire déjantée des choses. Aux grands sourires d'un monde fou, baigné de rayons solaires, qui décident d'incendier dès 6 h 30 en été la griotte de mes tartines.

Le monde se lève, le thé fume déjà clair. La mer en bas. Le cimetière de Nice en haut. Et la lettre qu'il faut t'écrire dans la torture du milieu. Tout t'avouer.

Et puis je compte sur toi, mon Jack, pour ne pas m'oublier. Débrouille-toi, quand je serai morte, mais il ne faut pas que je sois seule ! (Oh ! ne jamais être dans les marges.) Etre seule quand on est morte doit être atroce. Qui me tiendra chaud quand je dormirai sous la terre ?

Confiteor : toi, tu es bien vivant et ma missive doit te mettre mal à l'aise. Alors de quoi te parler ? De tes études d'histoire à Cambridge ? De ta passion pour les vieux grimoires ? Quand je pense que tu as oublié le jazz, la danse et la petite folle que j'étais à Saint-Germain-des-Prés ! Tu es trop sérieux, Jacquot. Nos destins pourfendus se cousent très loin l'un de l'autre. Ça me rend triste. Mais c'est ma faute.

Un baiser. Deux, peut-être ?

Lorette.

P.-S. As-tu une nouvelle fiancée ?

OceanofPDF.com

Offenburg, le 2 juin 1916

Maman,

Greta écrit sous ma dictée, parce que je ne vois pas clair et que j'ai la main droite en bouillie. Un obus est tombé dans ma tranchée la semaine dernière. On m'a dégagé après deux jours d'agonie. J'étais le seul survivant. Greta est l'infirmière allemande qui écrit pour toi. Je suis chez les Allemands, à deux pas de la frontière. C'est une de leurs patrouilles qui m'a sauvé la vie. La guerre est une gueuse que défigure l'ironie.

Dans les lits en fer tout autour de moi, il y a beaucoup de Français. Je les entends parler, pleurer, râler, mourir. Les sons ne parviennent que difficilement à mes oreilles, car on a recouvert ma tête de pansements. J'espère ne pas être trop amoché. Je n'ai pas la force de me regarder dans un miroir ni d'écrire d'autres lettres.

Alors donne de mes nouvelles à Léonie Meunier, rue Saint-Jacques. Elle a seize ans à peine et elle est déjà veuve. Il ne faut plus qu'elle soit triste. Dis-lui que je suis en vie et que cet accident est sans doute une aubaine, puisqu'il est probable que, grâce à lui, je ne retourne pas au front. Va voir Léonie à Paris, maman, elle est celle que j'épouserai peut-être à mon retour. Penser cela m'aide à vivre. Aime-la pour moi car je suis loin.

Du lit où je suis étendu, j'entends quelques rumeurs de bombardements et de maigres assauts. Mais d'une manière générale, l'air est figé ici, sans mouvement, tout comme moi. Je suis très réceptif à ce qui m'entoure. La sensation est curieuse. Je crois que je serais capable de deviner les pas microscopiques d'une souris sur le carrelage ou encore le vol d'une guêpe dans les rosiers. Je perçois le cri des flocons de neige qui tombent sur le gravier des allées, mais on me dit qu'il fait beau.

Je ne vois pas Greta mais je sais qu'elle est belle. Je n'ai plus aucune pudeur. Je peux dicter tout ce qui me traverse l'esprit et le ventre. Greta doit être habituée. Elle a appris à sourire dans la belle lumière blanche qui noie la salle commune où meurent et respirent les soldats. On reste chacun entre cette vie et cette mort à écrire. La marge est profonde, maman. Au fait, Greta, comment dit-on *marge* en allemand ?

Ton Louis amoché.

OceanofPDF.com

Nice, le 11 juin 1951

Jane,

Je m'efforce de varier mes journées, mais rien n'y fait : elles se ressemblent toutes. Il faut s'enthousiasmer du *même*, dit-on, parce que le *même* impose les heures et le fait qu'elles soient pleines. Pour une mourante comme moi, cela pourrait avoir son intérêt, ce raccrochage à la vie malgré la débandade ! Or je dois être stupide ou très peu tactique car je préfère l'*exception*. Elle vous donne l'impression de marcher à cloche-pied, mais c'est en boitant que je sens le relief et la terre sous mes pieds. Ainsi je sais que je l'arpente et qu'elle ne me remplit pas encore la bouche.

Le problème essentiel est celui de la destinée. (J'ai écrit à Jack que je lui confiais la mienne. Je ne sais pas comment il entendra la chose.) La destinée est décidée par le rythme de mes phrases. C'est le rythme qui compte. Je vais vite, très vite sans regarder en arrière. Je n'ai pas peur des statues de sel, ni du feu du ciel, mais je suis terrifiée à l'idée que tout s'arrête. La véritable pétrification survient quand l'âme elle-même est privée de mouvement. J'ai encore perdu deux kilos cette semaine. De mon corps, on ne peut plus tirer grand-chose, mais de mon âme, ma chérie ! Elle n'a jamais couru aussi vite. Sur la crête des vagues et leurs cheveux d'écume, dans les branches du grand soleil, sous les yeux chlorophylle de mes chênes. Le monde ronronne dans tout mon sang qui menace de quitter l'écorce de ce corps. Je meurs d'impatience. Je me demande ce qu'il y a après. *La mort doit être une chose intéressante*. C'est un ami qui m'a écrit cela un jour.

Hier il a plu, ce qui est assez rare en cette saison. Je me suis séchée devant un feu de cheminée qu'on avait allumé rien que pour moi. On m'a frictionné les jambes et la poitrine au camphre. J'ai eu l'impression qu'un

César amoureux m'enfonçait des aiguilles sous les côtes. J'ai entendu un chien aboyer pendant l'averse. Le monde semblait perdu ou pendu à l'aune du hurlement de ce chien. C'était une chienne, je crois. Elle appelait ses petits.

Ma mère est morte. Sans prévenir. Alors depuis, je fais ce que je peux afin de surmonter ces obstacles incompréhensibles. Mais ce soir, ma raison achoppe à quelque chose d'osseux. Le soupirail grince et apparaît la ridicule queue d'un paon. Un vert moiré, prétentieux, tacheté de bleu. J'ai enfilé des bas de laine noirs et j'ai glissé les pieds dans mes sandales d'été. Je trotte entre deux saisons. J'ai un goût de cuivre dans la bouche et des bagues à chaque doigt. Je suis ressortie pour aller traîner dans les parages du théâtre. Mon avenir doit être écrit dans les lignes du programme de demain soir ou sur les affiches.

Si j'étais écrivain, auteur de pièces de théâtre, je jouerais avec mes personnages. Je jouerais à leur faire mal et à les tuer. La nuit ils viendraient à moi pour m'anéantir à leur tour. Pour se venger de mes cruautés de cuistre. Bon retour de manivelle ! Je vais mourir assassinée par des fantômes. C'est toujours mieux que la tuberculose. On en a fait une histoire, me diras-tu, une histoire de fleurs. Mais je hais le romantisme.

Lorette, Dame Jonquille.

Offenburg, le 11 juin 1916

Ferdinand,

J'y vois à nouveau et je vois le visage de Greta, matricule 701. Je préférerais celui de mes rêves. La réalité est allemande, triste et pluvieuse. Neige fondue. On ne se comprend plus elle et moi. Pourtant j'avais cru...

Je mords mon mouchoir de rage pour ne pas pleurer. Je veux sortir d'ici. Qui viendra me chercher ? Je me suis promené au bord d'une mare la nuit dernière. Des sensations de vase et de feuilles pourries. C'est ma jambe droite qui inquiétait les médecins. Les risques de gangrène sont écartés. Il paraît que je boiterai à vie. Un diable de carnaval. Un diable amoureux, mon vieux ! J'aurai une jolie canne en bois tourné. On me remarquera entre tous les vivants et le monde, d'ordinaire insensible aux subtiles distinctions, aura ses yeux tristes quand il reconnaîtra ma démarche de jeune homme déjà vieux.

Ferdinand, ton père est maire, peut-il s'occuper de mon rapatriement ? Les choses risquent de traîner en longueur. Mais s'il veille au grain, je serai bientôt parmi vous.

Quand on m'a enlevé les bandages et que j'ai vu le monde à nouveau, il m'avait l'air rapetissé. Au début, j'ai cru que c'était la sensation douloureuse provoquée par l'afflux brutal de lumière qui était à l'origine de cette impression. Mais le lendemain, quand la chambre commune baignait dans la lumière laiteuse du petit jour, mes yeux percevaient toujours les choses comme rapiécées.

Je n'ai plus la foi, Ferdinand. Je l'ai perdue avec ma jambe. Car ma jambe, ils me l'ont coupée. J'ai bien essayé de te cacher la vérité en ne te disant que des choses *vraies* : que j'avais mal aux yeux, que j'allais avoir une belle canne, que la gangrène ne guettait plus. Mais Ferdinand, comment

vais-je le dire à maman sans la tuer ? Comment Marcel pourra-t-il encore être fier de son grand frère ? Comment Léonie va-t-elle m'aimer ?

Non, ne demande rien à ton père ! Laisse-moi en Allemagne avec les chiens. Je les entends hurler la nuit. Dans l'ourlet de l'effroi. Et la plus jolie meneuse de cette meute de monstres marche toute nue dans la montagne. Sa cohorte enragée me cherche. Il faudrait que j'aie le courage de m'abandonner aux crocs des bêtes et au fouet de la fille. Là au moins, je sentirais que je suis vivant. Ma vie est de la ouate. Les saules sont peignés par le vent et, dans la belle ordonnance de leur chevelure bleue, il n'y a pas un nœud de douleur, pas un pou pour sucer la lie du monde et le sang qui reste sous les ongles des deux mains crochues que je tends en espérant mourir.

Mais le ciel, nom de Dieu de merde ! Qu'est-ce que Dieu fout donc, avec ses anges et ses trompettes ? J'aurais dû rester au fond de ma tranchée, sans tout ce tralala ! Mort, avec mes deux jambes. Je suis un survivant en morceaux. Un survivant qui ne peut même plus baiser. Le flot désordonné mais sans saccade de la soirée s'épand sur moi. Je suis allongé dans un lit allemand et je ne ressens rien. J'essaie d'endiguer mes souvenirs pour trouver du bonheur, or le cercle que je trace a des angles. La circonscription est obtuse comme la douleur. J'ai la mémoire en friche. De mauvais rêves secs comme de la paille. Une route sous le cagnard où un ogre a semé des cailloux pour bouffer ses marmots. Les pierres parlent plus que les hommes. C'est la terre qui est loquace. Elle me faisait la conversation dans la tranchée. Alors que cette Greta ! Muette comme une tombe. Je dois la dégoûter avec ma jambe. Le meilleur moment de la journée est quand elle me fait mon pansement et qu'elle nettoie mon moignon. Ses petites mains qui sentent le propre en contact avec mon corps puant m'offrent un spectacle jouissif. J'ai la certitude alors de pouvoir, bien que cloué sur un lit, contredire l'harmonie et sa sale gueule. Que le monde continue de marcher droit me rend fou ! J'ai eu un caprice de mariée. J'ai ordonné que l'on m'amène de la gomme pour mes cheveux. Un dandy unijambiste ça aurait dû lui donner envie de vomir. Mais rien ! Elle avait toujours ses joues roses et sa bonne odeur de savon. Ces petites Allemandes sont habituées au

carnage. Je finirai bien par trouver une combine pour qu'elle crache ses tripes. Je deviens mauvais. C'est l'effroi.

Louis.

OceanofPDF.com

Nice, le 13 juin 1951, 6 heures du matin

Papa,

Une chose m’effraie plus que toute autre : l’indifférence du monde devant la souffrance. Quand on coupe un arbre de la surface de la terre, il me semble que la nature devrait hurler. Et que dire de la mort d’un fils ? Des centaines de fils meurent tous les jours. On s’attendrait à entendre un énorme cri. Mais on n’entend rien. Les hommes disparaissent et le monde ne fait pas de bruit. Le dormeur paisible ne se réveille pas, quand perce le râle qui n’est jamais sorti du gosier de cette boule de boue où nous sommeillons. Même l’éveil est une fausse présence au jour. Dans le cas contraire, nous devinerions les cris. Et c’est de notre désir insatiable de percevoir les sons que naîtrait cette lamentation étouffée mais évidente, à jamais garrottée par les lacs de notre indifférence meurtrière, complice.

Je sors prendre l’air. Les bras douillots de ma chauffeuse bleu perruche pourraient me retenir encore des heures. Philosophier à la pointe du jour est une expérience revigorante qui chasse la mort. La regarder bien en face. Comme on le fait pour la vie. Et ne pas se laisser surprendre. Parce qu’elle n’attend que ça. Que l’on baisse la garde. C’est comme à la guerre. Ne pas s’endormir. Même quand on rêve. Pensant à la souffrance des hommes, je me demande où se loge l’intelligence dans leur corps. Elle qui peut venir à bout de toutes les catastrophes. (C’est ce que je veux croire.) Alors je me lève. Je me place devant la psyché ovale. Je me vois en pied. Mes yeux s’arrêtent sur ma poitrine. Puis je me dis que la malice des hommes ne peut pas se cacher aussi près d’un organe malade. Je vais sortir pour la trouver et être de connivence avec autre chose que le vide. Débusquer un sourire manifeste, un refrain même incertain, une odeur. Non ! elle ne peut pas être logée dans le cœur des hommes, l’intelligence. Peut-être faut-il lui courir

après avec un filet à papillons ? Sans doute ne naît-on pas avec mais l'attrape-t-on. Un peu comme une maladie. Tant de gens sont sains ! C'est désespérant. Je sors me contaminer un peu et poster ta lettre.

Lorette.

OceanofPDF.com

Strasbourg, le 15 juin 1916

Maman,

Les cafetiers ont sorti les tables sur les terrasses. Le printemps est partout. Le père de Ferdinand a été zélé. J'ai pu sortir de l'hôpital allemand grâce à son courrier et on m'a reconduit à la frontière. Pour le reste, c'est à moi de me débrouiller. J'ai retenu une place en troisième classe dans le train de 15 heures pour Paris.

Tu viendras me chercher, à la gare. Je suis dans un sale état. On m'a coupé la jambe. Je préfère te le dire dans cette lettre, afin que tu te fasses à l'idée et que tu décides ou non de venir m'accueillir gare de l'Est. Si c'est une épreuve insurmontable pour toi, maman, je comprendrai. Je t'attendrai à l'hôtel, rue Saint-Jacques, à deux pas de chez Léonie. Et quand tu te sentiras prête, tu viendras me chercher. Mais qui, à part une mère, pourrait supporter un spectacle aussi affligeant ? Léonie ne m'aimera plus, c'est certain. Peux-tu la prévenir ? Le lui dire à ma place ? Lui annoncer une telle nouvelle reviendrait à me couper l'autre jambe. Ecris-moi, maman, pour me dire si tu seras à la gare.

Louis.

Nice, le 17 juin 1951

Lucette,

J'ai reçu la lettre où vous m'apprenez la mort de votre amant de Chine ce matin. A qui rendait-il clandestinement visite quand il prenait de l'opium ? A vous, Lucette. A plus que vous encore ? A quelle silhouette sans contours ? Quand vous me parliez de l'intimité opiacée des fumoirs à Montmartre, j'enviais presque les volutes dans la lumière manquante qui, loin de ruiner votre amour, paraissaient l'habiller de sons mats et de visions sans moire. Je ne savais pas que votre amant travaillait à son suicide et que la plus ingénue de ses complices était vous. Vous chevauchiez ensemble les grands dragons rouges pour accrocher au ciel le rond des lanternes sur le ventre desquelles on a calligraphié. Vous êtes presque aveugle, Luce, mais tant de lumière vous a nourrie lors de ces combats fantastiques !

La nuit de son dernier souffle, vous êtes restée debout à le regarder partir. La scène avait été jouée mille fois, dans les mythologies. Vous étiez sûre de votre rôle. Vous ne l'avez pas retenu. Quel pacte aviez-vous donc scellé ? Comment se fait-il que l'absence à vous-même, lorsque vous fumiez, vous ait placés l'un en face de l'autre avec la violence des grandes chutes d'eau qui percent ces jungles vertes où le paradis se risque à donner aux hommes une image des cieux ? Vous êtes morts plusieurs fois ensemble. Vous étiez donc prête. Mais vous êtes restée sur le seuil. Il a glissé sous la porte sans vous. (C'était facile étant donné l'absence de consistance de son corps.) Mais vous, Lucette, je ne vous comprends pas. Vous êtes restée toute droite sans pleurer au milieu des corps allongés inspirant le poison et expirant leur mort. Aucune musique. Que des fantômes. Et vous, seule, la plus vivante.

En fait, vous n'avez jamais été totalement avec lui. Pour preuve, les lettres que vous me demandiez d'écrire à votre place. Aussi suis-je triste ce

matin, comme si je venais de perdre une partie de moi-même : nos lettres nous rapprochaient et j'ai la sensation de marcher à ses côtés en ce moment même dans les fumées d'opium. Il pleure doucement. Et je ne peux rien pour lui. Il me dit qu'il pensait à moi, quand il fumait. Maintenant qu'il est mort, il voit. Il était amoureux des histoires que je lui contais et de l'image renversée de vous-même que je couchais sur les lignes.

Là où il se trouve, il n'y a plus de miroir. L'air ne tremble pas. Tout lui parvient dans des accents de vérité stridents. Le chemin sera pénible avant le vrai sommeil. La tranchée est profonde et la terre saigne...

Je reviens à cette fumerie montmartroise. Votre visage est sec. Vous poussez la porte. Vous ne reviendrez plus. Vous remontez à votre appartement pour m'écrire que votre amour est mort et qu'il n'est plus utile de lui écrire. *A moins d'avoir envie d'écrire à un mort*, ajoutez-vous. Presque pour plaisanter. Je ferai selon vos désirs, Lucette. Mais en ce qui concerne les morts, sachez que je n'ai jamais écrit qu'à eux.

Je vous embrasse tendrement.

Lorette.

Gare de Strasbourg, le 21 juin 1916

Maman, Léonie,

Oui, tu seras là ! Et avec Léonie ! J'arriverai avant ma lettre. On existe avant ou après les mots. Jamais en même temps qu'eux. Il y a toujours un décalage. C'est ce que la guerre m'a appris. Donc j'arriverai avant ma lettre. Mais qu'importe ! Je ne résiste pas au plaisir d'écrire tout ce bonheur qui menace de me faire exploser le cœur. Et tant pis si le rythme de mes phrases crève ma poitrine avant que ne le fassent vos baisers.

Dans le journal, j'apprends que deux alpinistes sont morts encordés dans le massif du Jura. Celui qui était en raccord a glissé et, en tombant dans le vide, il a entraîné le premier avec lui. C'était un couple de jeunes mariés, paraît-il. On les a retrouvés à plusieurs centaines de mètres plus bas, enlacés, disloqués. Leurs corps semblaient avoir traversé en quelques secondes les glaces et les époques. La griffure des siècles faisait saigner leurs joues. Le fil de chanvre liait ces deux êtres rouges et visqueux. Le daguerréotype dans le journal évoque une naissance abominable, fomentée dans le ventre de cette montagne affreuse, mi-allemande, mi-française.

Je ne supporterai jamais de savoir que j'entraîne avec moi quelqu'un dans le vide. Si je dégoûtais Léonie dans l'état où je me trouve, je la quitterais sur-le-champ. Au-delà des très lointains ancêtres, il me faudrait avoir des yeux d'or, des ongles parfaits, pour voir dans le noir tout en creusant la poussière sans m'enterrer vivant. La souffrance doit aider à vivre. Elle me leste. Je pense aux bouquets de roses trémières. Aux formes sans sanglots. Au miel qui coule dans le thé l'hiver et à la buée sur les vitres. Le bourdon au bord de mes tempes. Violettes et requiem ! Asseyez-vous à ma table, Dame Folie, profil divin et aristocratique. Si je ne vous avais conviée, *in extremis*, vous en auriez pris ombrage. Poivre et sel. Cela

eût été cocasse, car vous glissez dans ma gorge à chaque bouchée. La petite bouchée qui me dit qu'elle est la dernière, quand, à l'heure du dîner, passe devant mes yeux (glissant sur les godillots boueux me tenant lieu d'escarpins pour la mort) un défilé de chevaux encre, coiffés de plumes. Corbillard. Cuivres. Saltimbanques mal accoutrés. Personne n'est là pour moi. Le manque de goût. Absolument navré, m'sieu le mort ! Fausses notes. Fanfare communale. Il y a deux heures, les clowns fonctionnaires jouaient pour la kermesse de l'école. C'est à pleurer. Un vieux cabot suit le cortège. C'est le chien du fossoyeur. Il est en grève. C'est un stagiaire qui a creusé le trou. Voilà ma mort. Minable. Celle d'un infirme.

Réinventez la vie pour moi, mes deux amours, je veux vivre.

Votre Louis.

OceanofPDF.com

A mon cher Journal, aux mots

C'est moi, c'est Lorette ! On vient de m'apprendre que j'étais guérie.

J'écris aux mots, tant je suis contente. Tant je suis guérie. Mes mots ne sont plus ceux d'une morte. Plus de requiem dans les marges. Plus de chancres dans les seins.

J'ai toute ma vie à inventer.

Je suis née en 1933, à deux pas de la frontière allemande, dans une petite ville sinistre. J'ai oublié son nom. Ce bourg sent le massepain à Noël et sert de perchoir à cigognes l'été. Je suis fille unique. Ma meilleure amie était ma mère, Léonie, jusqu'à ce qu'elle meure d'une maladie du sang. Depuis nous sommes fâchées : on n'a pas idée de laisser tomber les gens comme cela sans prévenir ! Elle est morte en trois semaines, après avoir beaucoup vécu, beaucoup aimé...

Avant Jules, elle aimait François, un médecin à qui on la maria à quatorze ans. Il est mort à la guerre. Alors, pour être moins triste, elle a écrit à un autre homme. Un jeune soldat. Elle en était folle ! Elle a même cru un moment qu'il l'épouserait. Mais le mariage ne se fit pas. Quelque chose a dû clocher... Une bizarrerie... La lâcheté des hommes ? L'idéalisme bête des femmes ? Maman Léonie ne m'a jamais dit ce qui s'était passé.

Alors, elle est retournée au lycée reprendre ses études et elle a commencé à traîner au journal de Jules. C'est elle qui lui a passé la bague au doigt !

Quand maman est morte, papa s'est occupé de mon éducation. Il fut zélé. Les jésuites, les cours d'escrime, les leçons d'allemand, la chorale. Beaucoup de Bach aussi, les Jeunesses hitlériennes en trente-neuf (parce que bien sûr *on ne savait pas* et qu'il fallait bien continuer à percevoir la pension pour l'école, les activités artistiques devant faire de moi une jeune fille du monde). C'était mal parti. J'étais le fils que papa aurait voulu avoir. Un garçon manqué qui se déguisait en chef sioux et se perdait

régulièrement dans l'épaisse forêt d'O. Un printemps, il fut question de pêcher des carpes à la main, comme nous supposions que le faisaient nos vénérables sachems. Je faillis mourir noyée, emportée par la rivière en crue. Mon père ne s'en sortait pas.

Mes résultats scolaires étaient aussi catastrophiques que les nouvelles internationales diffusées à la radio. Heureusement, il y avait les parasites qui permettaient de rester sourd aux éructations d'Hitler, quand ils conféraient au timbre de voix du Général une aura fabuleuse. On est restés quatre ans dans notre petite cuisine à écouter en même temps ces deux voix. La bouillie Hitler-de Gaulle a nourri ma conscience un certain temps et ma dyslexie avec elle.

Après la guerre, papa et moi avons pris un peu de temps pour nous deux. On faisait des promenades en montagne et il tirait à nouveau des plans sur la comète quant à mon éducation. J'avais le brevet : je pouvais aller à Paris pour apprendre la sténodactylo. J'étais fière. Un peu moins quand j'ai découvert la chambre de bonne que me louait Lucette à Saint-Germain-des-Prés. Elle avait beau me dire que les chambres avec baignoire étaient une rareté à Paris, je trouvais ma piaule misérable et j'ai cru un moment que j'allais retourner en Alsace chez papa quand, sur le parvis de l'église, s'est mis à jouer le jazz d'un orchestre. Le même qui la nuit frémissait dans les caves des immeubles de mon quartier. Le bassiste s'appelait Jack, il devait être mon amant, mais ça, je ne le savais pas encore.

Le jour, j'allais au cours de sténo à l'institut pour jeunes filles de Mme Taillefer. La nuit, je tapais des lettres pour des épistoliers en mal d'inspiration ou en manque de temps. (Le manque de temps était ce qu'on m'avouait le plus souvent.)

Dès l'instant où j'ai tapé ma première lettre, ma vie a changé. J'étais dans l'intimité de toutes ces personnes qui s'en remettaient à moi comme un malade peut confier son corps à un praticien, un fidèle son âme à un prêtre, un fou sa folie à un psychanalyste. Quel pouvoir fabuleux était le mien !

De semaine en semaine, ma chambre devenait plus coquette. Les géraniums envahissaient de leur odeur rouge et acide mes balcons en fer forgé et apportaient fraîcheur à la tôle du toit l'été. J'achetais aux puces des

meubles et des robes. Je passais mes journées à écrire dans mon Journal, à coucher avec Jack, à rêver que j'allais guérir, mais j'avais peur de la mort.

Alors j'aimais les hommes. Tous les hommes. Parce que je me sentais vulnérable, toute petite, avec ces chancres sous les seins. Pour être plus forte, je m'inventais deux pères, deux amants, deux mondes.

Aujourd'hui, mes chers mots, vous êtes revenus à vous-mêmes. Je ne vois plus de fantôme et j'ai rendez-vous avec Jack. Il est mon amoureux rentré d'Angleterre pour une affaire urgente. Je crois que mon ventre est rond.

Lorette.

OceanofPDF.com

PERSONNAGES

1857, M. Cendre, instituteur de Louis Lecœur, époux de Julie.

1860, père Martin, curé du village des Lecœur.

1865, Agathe Lecœur, mère de Louis, de Marcel et de Clémence Lecœur.

1885, Violette Chapelain, mère de Jules Ficin, grand-mère de Lorette Ficin.

1885, Tao, poilu durant la Première Guerre, amant chinois de Luce Basile, rencontrée à Reims en 1917.

1885, Luce Basile, maîtresse de Tao, et de beaucoup d'autres, loue la chambre de bonne à Lorette Ficin.

1885, Greta, infirmière allemande.

1886, Julie, jeune femme de M. Cendre, travaille à la poste, meurt de la fièvre typhoïde.

1890, Mathilde Rivière, veuve de Jean Rivière, internée, amie de la famille Lecœur.

1890, François Meunier, médecin, époux de Léonie Meunier, mort à la guerre.

1895, Louis Lecœur, fils d'Agathe Lecœur, poilu, correspondant de Léonie Meunier.

1895, Marie Aubepin, maîtresse de Louis Lecœur.

1895, Ferdinand Hilbert, camarade de Louis.

1898, Marcel Lecœur, frère de Louis.

1900, Léonie Meunier, veuve de François Meunier, correspondante de Louis Lecœur, épouse de Jules Ficin, mère de Lorette Ficin.

1900, Jules Ficin, père de Lorette Ficin, directeur de *L'Eclaireur d'Alsace*.

1900, Mme Taillefer, directrice d'une école de sténodactylo à Saint-Germain-des-Prés.

1908, Clémence Lecœur, sœur de Louis.

1933, Lorette Ficin, fille de Jules Ficin et de Léonie Ficin.

1933, Philippine, Séraphine et Constance, amies de Lorette Ficin.

1933, Jack Simple, amant anglais de Lorette Ficin, musicien, étudiant en histoire.

1933, Jane Rose, amie de Lorette Ficin.

OceanofPDF.com

CORRESPONDANCES

Lettre non envoyée de Louis Lecœur à M., s. d.

Lettre 1. Louis à sa mère, Montmirail, 10 novembre 1915. *Tu vas être contente. Ce matin, le sergent-chef a annoncé que nous aurions une permission pour Noël.*

Lettre 2. Lorette à Jane, Paris, le 22 novembre 1950. *C'est ta Lorette qui t'écrit avec sa nouvelle machine "De Luxe".*

Let is à M. Cendre, Froideterre, le 22 novembre 1915. *Votre élève est un héros. Hier [...] on a joué Richard III.*

Let à son père, Paris, le 1^{er} décembre 1950. *J'ai observé les ombres...*

Let. Lo nce, Montmirail, le 13 décembre 1915. *La nuit, quand j'ai un peu peur, je pense à toi et aux jolies histoires...*

Let. Lo à Jan ris, le 13 décembre 1950. *C'est effrayant, les bijoux de la Mort.*

Let. Lo Marcel, Mo ail, le 13 décembre 1915. *Reste un enfant, Marcel chéri [...]. Montmirail c'est un peu Montmitrail.*

Let. Lo à son père, Par e 17 décembre 1950. *Tu vas être fière de ta petite Lorette. J'apprends la sténo à la vitesse de l'éclair...*

Let. Lo sa mère, Notre-Dame-rette, le 15 décembre 1915. *Les choses ne pourront pas recommencer. Elles sont trop moches.*

Let0. L e à Jane, Paris, le 19 déc 1950. *Les femmes sont toujours mortes jeunes dans la famille. J'ai dix-neuf ans. J'espère en avoir encore pour quelques semaines : le temps de rendre Jack complètement fou de moi.*

Lettre 11. Louis à Marie, la Marne, le 19 décembre 1915. *Marie, j'ai froid. Je pleure, Marie.*

Lettre 12. Lorette à Jane, Paris, le 22 décembre 1950. *Sur le parvis, il y avait du soleil. Comme je l'ai fixé ce soleil de décembre !*

Lettre 13. Louis à sa mère, Notre-Dame-de-Lorette, le 20 décembre 1915. *La journée commence bien car il fait soleil.*

Lettre 14. Télégramme de Lorette Ficin à Jack Simple. *Serai à Calais demain à 6 heures.*

Lettre 15. Louis à Marcel, Notre-Dame-de-Lorette, le 21 décembre 1915. *Je n'ai plus de papier à lettres, alors je t'écris sur un bout du Petit Parisien.*

Lettre 16. Lorette à son père, Paris, le 23 décembre 1951, 7 heures du soir. *Jack est un chic type, tu sais. Hier il m'a invitée à boire un verre au Lutetia.*

Lettre 17. Télégramme de Louis Lecœur à Marie Aubepin. *Permission refusée.*

Lettre 18. Lorette à sa grand-mère Violette, Paris, le 23 décembre 1951, 11 heures du soir. *J'ai une fièvre de cheval.*

Lettre 19. Télégramme de Lorette Ficin à Violette Chapelain. *Résultats tombés : bacille de Koch.*

Lettre 20. Louis à Marcel, Regret, le 23 décembre 1915. *Comme j'aimerais te présenter mon cœur, mon frère ! L'extraire de ma poitrine et te le montrer battre...*

Lettre 21. Lorette à son père, Paris, le 1^{er} janvier 1951. *On a connu un drôle de réveillon.*

Lettre 22. Louis à Ferdinand, Saint-Michel, le 2 janvier 1916. [...] *j'ai trois marraines à ce jour.*

Lettre 23. Télégramme de Lorette Ficin à Jane Rose. *A mon doigt brille la bague de Jack.*

Lettre 24. Louis à Marie, Saint-Michel, le 7 janvier 1916. *Avec les douilles de munitions ou des boutons en cuivre, volés aux uniformes allemands, je te fabrique des bagues...*

Lorette à son cher Journal. [...] *j'ai décidé de me faire passer pour une intellectuelle dévergondée : c'est la mode.*

Lettre 25. Lorette à son père, Paris, le 31 janvier 1951. *Hier, dans le métro, j'avais le sentiment de filer plus vite que la mort.*

Lettre non envoyée de Louis Lecœur, s. d. *Tohu-bohu. Partout. Gaz, cris.*

Lettre 26. Louis à M. Cendre, Mort-Homme, le 13 février 1916. *Ai-je appris à lire pour mourir ?*

Lettre 27. Télégramme de Lorette Ficin à Jules Ficin. *Lu le journal du soir. Stop. Y ai trouvé ton mot...*

Lettre 28. Louis à Marcel, Mort-Homme, le 29 février 1916. *A quoi bon vous creuser la tête ? Un obus s'en chargera !*

Lettre 29. Lorette à Jane, Paris, le 1^{er} mars 1951. *La nouvelle passion de mon historien de Jack s'appelle Manfred von Richthofen.*

Lettre 30. Louis à Marcel, Marre, le 1^{er} mars 1916. *Mon frère, écris-moi pour me rassurer au sujet de Marie.*

Lorette à son cher Journal. *Toujours pas de papa ! TCHENPEIGNE !*

Lettre 31. Lorette à Jack, Paris, le 13 mars 1951. *Depuis que tu es reparti pour l'Angleterre, je n'ai plus goût à rien.*

Lettre 32. Louis à Ferdinand, Voie sacrée, le 13 mars 1916. *L'adjudant m'a tendu une enveloppe. Celle destinée à un mort.*

Lettre 33. Lorette à Lucette, Paris, le 14 mars 1951. *Je prends congé de vous, Lucette. A d'autres mes mots !*

Lettre 34. Louis à Léonie, caverne du Dragon, Chemin des Dames, le 14 mars 1916. *Je suis jaloux d'un mort. Je suis jaloux de votre mari.*

Lettre 35. Lorette à son père, Paris, le 14 mars 1951. *J'ai passé la journée chez Mme Ancelle.*

Lettre 36. Louis à M. Cendre, caverne du Dragon, Chemin des Dames, s.d. *M'enverriez-vous quelques livres pour habiller le temps de chaudes pages de laine ?*

Lettre 37. Télégramme de Lorette Ficin à Jane Rose, Paris, le 15 mars 1951. *Rue Richelieu : bibliothèque en flammes.*

Lettre 38. Louis à Marcel, bois de Caures, le 15 mars 1916. *Susie, notre chienne, joue avec la botte d'un officier allemand.*

Lettre 39. Lorette à son père, Paris, le 20 mars 1951. *Il m'est venu ce matin au réveil l'idée effrayante et plaisante à la fois que tu pourrais ne pas être mon père...* P. 89

Lettre non envoyée de Louis Lecœur à Ferdinand Hilbert. Sentiment : *quelqu'un me regarde crever.*

Lettre 40. Lorette à Jack, Paris, le 23 mars 1951. *Jack, mon cher Jack, ne m'en veux pas, car entre nous c'est fini.*

Lettre 41. Louis à sa mère, Lorient, le 27 mars 1916. *Il faut que je cesse de te mentir car cela va me porter la poisse.*

Lettre 42. Lorette à son père, Paris, le 27 mars 1951. *Hier soir, je suis allée au théâtre.*

Lettre 43. Louis à Léonie, s. l. n. d. *J'ai été l'autre nuit témoin d'un véritable miracle.*

Lorette à son cher Journal. *Machine à écrire cassée.*

Lettre 44. Louis au père Martin, Lorient, le 30 mars 1916. *Le monde où l'on marche est une farce, n'est-ce pas ?*

Lettre 45. Lorette à Jane, Paris, le 28 mars 1951. [...] *je pars pour Nice demain.*

Lettre 46. Louis à Mathilde, Belleville, le 1^{er} avril 1916. *(Voici la liste des choses qui me manquent.)*

Lettre non envoyée de Louis à Marie, s. d. *Une lettre comme celle-là, je ne peux l'écrire qu'à toi, Marie.*

Lettre 47. Lorette à son père, Nice, le 1^{er} avril 1951. *Le curé de Nice a une sale gueule.*

Lettre 48. Louis à Ferdinand, Belleville, le 13 avril 1916. *Je pense à cette petite femme qui m'écrit et je ne peux pas m'empêcher de me figurer qu'elle offre tous ces mots à un mort.*

Lettre 49. Lorette à Jane, Nice, le 25 avril 1951. *Ce matin Philippine est morte.*

Lettre non envoyée de Louis Lecœur à Mathilde Rivière, s. d. [...] *j'envie votre nuit car c'est une nuit peuplée.*

Lettre 50. Lorette à son père, Nice, le 3 mai 1951. *J'ai couru très vite [...], persuadée que j'avais rendez-vous avec un fantôme.*

Lettre 51. Louis à Marcel, Charleroi, le 5 mai 1916. *Je fais fondre dans une petite casserole placée sur une bougie le chocolat que maman m'a envoyé.*

Lettre 52. Lorette à Lucette, Nice, le 11 mai 1951. *J'ai toujours été transparente à tout le monde. Une sorte de fantôme...*

Lettre 53. Louis à sa mère, Ermenonville, le 11 mai 1916. *Les fleurs ont disparu à nouveau sous la terre.*

Lettre 54. Lorette à son père, Nice, le 15 mai 1951. [...] *si tu savais comme je m'ennuie ici. Les couleurs me font si mal aux yeux que c'est à peine soutenable.*

Lettre 55. Louis à Clémence, en chemin... *Dans ma poche, j'ai fourré une mignonne toupie bleue, la même que la tienne, mais bleue.*

Lettre 56. Louis à M. Cendre. Verdun, le 20 mai 1916. *J'ai un ami. Il s'appelle Jean. [...] il ne sait pas écrire.*

Lettre non envoyée de Lorette à Jack, Nice, le 20 mai 1951. *J'ai été brutale dans ma dernière lettre.*

Lettre non envoyée de Louis, s. d. *Usure. Les nerfs. Les nerfs. Tripes à l'air. Gueules cassées.*

Lettre 57. Lorette à Jack, Nice, le 25 mai 1951. *Je t'ai donc fait peur, Jack ?*

Lettre 58. Louis à Marie, Verdun, le 25 mai 1916. *La mort ne glisse pas sur les lettres où je décide d'écrire les mots amour, espoir, folie.*

Lettre 59. Lorette à Jack, Nice, le 1^{er} juin 1951. *J'ai préféré te mettre à distance, car j'ai toujours eu la certitude que tu détenais une part de mon destin.*

Lettre 60. Louis à sa mère, Offenbourg, le 2 juin 1916. *Greta écrit sous ma dictée, parce que je ne vois pas clair et que j'ai la main droite en bouillie.*

Lettre 61. Lorette à Jane, Nice, le 11 juin 1951. *Si j'étais écrivain, auteur de pièces de théâtre, je jouerais avec mes personnages. Je jouerais à leur faire mal et à les tuer.*

Lettre 62. Louis à Ferdinand, Offenbourg, le 11 juin 1916. *Je n'ai plus la foi, Ferdinand. Je l'ai perdue avec ma jambe. Car ma jambe, ils me l'ont coupée.*

Lettre 63. Lorette à son père, Nice, le 13 juin 1951, 6 heures du matin. *Quand on coupe un arbre de la surface de la terre, il me semble que la nature devrait hurler. [...] Mais on n'entend rien.*

Lettre 64. Louis à sa mère, Strasbourg, le 15 juin 1916. *Je suis dans un sale état. On m'a coupé la jambe.*

Lettre 65. Lorette à Lucette, Nice, le 17 juin 1951. *J'ai reçu la lettre où vous m'apprenez la mort de votre amant de Chine...*

Lettre 66. Louis à sa mère et à Léonie, gare de Strasbourg, le 21 juin 1916. *Je veux vivre.*

Lorette à son cher Journal, aux mots. *Je crois que mon ventre est rond.*

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako
www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.

OceanofPDF.com